

La Copiste

JEAN-MICHEL MESTRES

la manufacture de livres

“Le mystère de la copiste
de Paul Claudel”

La Copiste

OceanofPDF.com

Jean-Michel Mestres

La Copiste

LA MANUFACTURE DU LIVRE
la manufacture de livres

OceanofPDF.com

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-929-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[*OceanofPDF.com*](http://OceanofPDF.com)

Pour Hamama.
Pour Antoine et Léa.
Pour Guite.

OceanofPDF.com

Il ne faut pas comprendre, mon pauvre monsieur !

Il faut perdre connaissance.

Paul Claudel, *Partage de midi*.

Au fond, une enquête

c'était rien qu'un mélange d'histoires et de souvenirs.

Richard Morgiève, *Le Cherokee*

OceanofPDF.com

1.

Je l'ai déjà vu, j'en suis sûr, mais je ne m'en souviens pas. J'ai dû l'apercevoir comme on croise un inconnu dans la rue, d'un rapide coup d'œil, sans se demander qui il est, ce qu'il fiche là ni d'où il vient. Bien sûr, aujourd'hui, je sais où la rencontre a eu lieu : dans la maison du Sud, puisque c'est là que tout a commencé. Par déduction, je sais l'avoir vu auparavant à Paris, et encore avant, dans la maison de campagne de mon père, quand je l'ai extirpé pour la première fois de sa planque. Je l'avais à peine regardé. Ce n'était pas le moment. J'étais pressé. La vie me grisait à l'époque. Elle était sur des rails. Nous venions d'acheter une maison dans les Pyrénées orientales et j'avais d'autres urgences. Je n'allais pas me laisser distraire.

Il fallait d'abord transbahuter la bibliothèque. Je ne me voyais pas conduire neuf cent cinquante kilomètres durant, avec la bête à l'arrière d'un fourgon, sans compter les opérations de chargement et de déchargement. Vingt ans plus tôt, je l'aurais transportée avec plaisir, heureux d'avaler du bitume. Cette fois, j'étais soulagé d'attendre tranquillement la livraison.

La veille, à la tombée de la nuit, le meuble fut arrimé par des sangles au fond du fourgon et son contenu rangé dans des cartons coincés à ses pieds.

Au petit matin, le chargement sortit de l'entrepôt, rejoignit l'autoroute A6 à hauteur d'Orly avant de bifurquer sur l'A10 vers Orléans, puis, vers l'A71, direction Clermont. À l'arrière, la bibliothèque tremblotait sans moufter. Elle quittait l'humidité et le froid qui enrhumaiement ses huisseries depuis des décennies. Quand le camion quitta les plaines pour s'élever à travers le Massif central, il se mit à pleuvoir dru. Elle frissonna au tambourinement des gouttes sur la tôle, avant que l'allure régulière puis le retour du silence ne la bercent. Elle traversa sans obstacle l'Aubrac et les forêts de la Margeride avant de déboucher sur le viaduc de Millau puis de glisser du Larzac vers la Méditerranée. Après les ralentissements dans les côtes, la griserie des descentes et des virages serrés. Le lendemain, un véhicule plus léger la transporta jusqu'au petit village niché au pied du Canigou où je l'attendais.

J'étais soulagé et embarrassé. Pourquoi garder autant de meubles, de bibelots, d'objets en tout genre ? Une bibliothèque peut toujours servir, surtout si elle est bien garnie. Mais de mon père, outre des rayons de livres, je conserve une branche d'arbre ramassée dans le lit d'une rivière, polie par le temps et fichée sur un socle comme une sculpture, un grand bahut, un vieux smoking bleu marine, presque jamais mis – je suis plus grand et plus épais que son ancien propriétaire –, une céramique dessinant les lettres du nom de la famille sous la forme d'armoiries imaginaires, beaucoup de disques, des 45, des 33 et même des 78 tours, une collection de timbres, un sécateur, une cisaille, des grils pour le barbecue, de vieux chenets, des gants de jardinier troués, une fourche sans manche, des boîtes de clous et autres produits de première nécessité.

De ma mère, décédée alors que j'avais cinq ans, me restent un piano droit Érard, avec le tissu de protection du clavier, un blouson en daim Haussmann Coats, des vœux écrits de sa main – j'ignore comment ils sont revenus à leur expéditrice – et un flacon d'alcool camphré, vide, portant l'étiquette de sa pharmacie.

Un passage à la déchetterie rendrait ce passé moins envahissant. Je ne m'explique pas ce besoin de garder, je ne fais pas la part des choses entre la

paresse de trier, la peur de me défaire et la culpabilité de jeter. Et puis, il y a ce vieux principe du conservateur : on ne sait jamais, ça peut toujours servir. Variante, aussi stupide : qui sait, il y a peut-être une pépite dans le lot.

Ces traces prennent de la place et encombrent la tête. Même les livres anciens, malgré leur aura, finissent par peser, je ne parle pas d'ouvrages reliés mais d'éditions brochées. Beaucoup de NRF, ce n'est pas rien, mais je ne suis pas bibliophile et je n'aime pas lire des pages jaunies.

Il fallut donc tout transporter depuis Paris jusqu'aux Pyrénées. Mais pourquoi ne pas jeter des éditions périmées de Guide bleu, les Petits Classiques du lycée ou mes premiers poches ? Mon père gardait tout et j'ai fini malgré moi par l'imiter. Hamama était pire.

De sa mère, elle avait hérité de poteries et de bijoux kabyles auxquels elle était très attachée. Pour le reste, elle s'était constitué son propre stock. Elle chinait, hantait les brocantes, les vide-greniers, les puces, dont elle revenait les mains pleines et chargées de sacs. Elle remplissait l'appartement de livres d'art, de lampes et de vases Art déco. Ils avaient un avantage sur les miens : elle les avait choisis.

Arrivée à bon port, la bibliothèque trouva vite sa place au premier étage. Une des portes en verre sortait de ses gonds et une cale avait été glissée sous l'un des pieds. Une fois la réparation effectuée et l'équilibre assuré, le meuble avait récupéré ses anciens occupants.

Rien ne serait plus arrivé si Hamama n'avait répété : « C'est idiot d'enfermer ces livres derrière une vitre », ou « Regarde ces pauvres bouquins, ils sont condamnés, personne ne s'intéresse à eux », ou encore « Sors-les des étagères, tu auras peut-être envie de les lire ».

À son corps défendant et contre mon avis, la bibliothèque fut transformée en vaisselier. Nous ne nous servîmes jamais des vieilles soupières et des verres anciens. Comme je lui en faisais la remarque, elle me rétorqua :

– Mais *tes* livres n'ont jamais été ouverts.

Elle avait appuyé sur le « *tes* », avant d'ajouter :

– Les pages ne sont même pas coupées.

Après sa disparition, je fus incapable de bouleverser l'ordre des choses. Je traversais la pièce sans rien voir, étranger aux meubles, aux livres et au reste. J'en oubliai la bibliothèque.

Deux années ont passé. Il fallut la fin des travaux de rénovation, entamés de son vivant et achevés après son décès, pour que je réexamine le sort de la vaisselle ancienne. C'est plus fort que moi : je préfère les livres aux assiettes. La faïence va prendre la place des bouquins dans les cartons. Et ceux-là vont retrouver la bibliothèque qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

Pour les retrouvailles, je m'assieds dans un fauteuil face à la bibliothèque, les cartons à mes pieds. Au moment de sortir les livres des oubliettes, le meuble attrape mon regard. Il m'est familier, je le connais depuis l'enfance et pourtant je n'y ai jamais prêté attention. Un mètre soixante-dix, deux portes vitrées, des planches un peu bancales. Que sais-je d'autre ? Hamama situait son origine entre la fin du ^{xix}^e siècle et les années vingt, sans être plus précise. La bibliothèque provient peut-être des puces de Saint-Ouen où mon père avait ses habitudes. Je ne suis sûr de rien. Nous la trouvions sobre et élégante. Elle entraît parfaitement sur le pan de mur que nous lui avions réservé.

Cette survivante convoque devant moi d'autres bibliothèques qui ont toutes disparu. Certaines trop hautes pour qu'on puisse attraper les livres de l'étagère supérieure, d'autres qui descendaient jusqu'au sol, obligeant à se mettre à quatre pattes pour lire les titres. Les fermées à clé et les bien accueillantes, celles qui ne se poussent pas du col et les prétentieuses, celles qui invitent à la lecture et celles qui la découragent, les trop garnies et les trop vides, les soigneusement rangées et celles qui l'ont été, celles qui débordent de bibelots et de photos.

La première vers laquelle je reviens est posée sur la cheminée de ma chambre, dans l'appartement familial. Elle rassemble dix années de lecture éclectique, entre treize et vingt-trois ans. Presque que des poches. Je n'ai pas d'effort à faire pour revoir les dos des Camus et Kerouac, Sartre et Lautréamont, Nizan et Nerval, Poe et Kafka, Virgil Gheorghiu et Soljenitsyne, Arthur Koestler et Georges Orwell. Mais il y a aussi *Les Rois*

Maudits, *Le Petit Chose* d'Alphonse Daudet, *Vipère au poing* de Bazin, Steinbeck et Caldwell, des basiques de philo, des bouquins de droit, une histoire de la Commune de Paris, des petits Maspero, une biographie de Robespierre piquée à mon père, des SF – Arthur C. Clarke, Ray Bradbury, Isaac Asimov, Clifford D. Simak –, des Balzac, *Le Manifeste du Parti communiste* de Marx et Engels, aux Éditions sociales, mes premières Série noire. Tous à l'étroit, écrasés les uns contre les autres, rangés à la va-comme-je-te-pousse, sur des rayonnages métalliques qui ploient sous la charge. La bibliothèque a fini sur le trottoir avec une étiquette ENCOMBRANTS scotchée sur le dos. Par principe, j'ai sauvé les livres, sans jamais les rouvrir.

Face à la porte d'entrée de l'appartement trône celle de mes parents, de mon père surtout – je ne connais rien des goûts de ma mère. Lisait-elle, achetait-elle des livres, qu'aimait-elle. Je n'en sais rien, personne ne m'en a jamais parlé. Un meuble bas et vitré, qui sentait la cire, offrant au regard les titres de livres d'art, de Pléiade, d'éditions rares. Je ne connais la plupart d'entre eux que de dos. Je me souviens de deux volumes aux titres intrigants, *Assur* et *Sumer*, que je lisais d'un seul tenant, *Assuresumer*. J'ignorais qu'il s'agissait de villes mésopotamiennes. Ces rayons m'intimidaient. Mon père venait y chercher des volumes de Jules Verne quand j'étais malade. Plus tard, je suis tombé sur les *Exercices de Style* de Raymond Queneau dans une édition illustrée : j'ai découvert qu'on pouvait s'amuser avec les mots dans une bibliothèque d'adulte. Les 33 tours étaient en bas du meuble, dissimulés derrière une porte pleine. Je me souviens d'un disque de « chansons gaillardes » des Quatre Barbus que j'écoutais en cachette.

Dans le long couloir menant aux chambres du fond, un meuble modeste abritait livres de voyage, méthodes d'apprentissage des langues, bestiaires illustrés, livres de jardinage et premières éditions du *Quid*.

Dans leur salle à manger, mes grands-parents paternels, à Perpignan, rangeaient les livres dans un meuble haut et vitré. Quelques classiques, des bouquins sur le Pays catalan, des ouvrages de la Guilde du Livre. Je me souviens de celui consacré à la guerre d'Espagne avec de nombreuses

photos – mon premier livre politique –, et d'un autre consacré au corps humain, agrémenté de planches anatomiques détaillées, utiles à mon éducation sexuelle. Mon grand-père paternel avait dû le commander par erreur.

Pas très loin de là, sur l'autre rive de la Têt, mes grands-parents maternels faisaient dans le massif : un meuble sombre, long et bas occupait un mur du bureau. Aucune fantaisie, que des classiques recouverts de cuir. Du lourd, du sérieux, de l'intouchable. Une bibliothèque sans vie. À l'étage au-dessus, dans un cagibi, des mètres linéaires de magazines grimpent au plafond – journaux de décoration, revues de beaux-arts, ainsi que la collection du *Reader's Digest*, petite revue très connue dans les années soixante qui proposait des résumés d'articles ou de livres. Cette petite pièce étouffante sentait le vieux papier. J'aimais m'y enfermer.

À mille kilomètres de là, au milieu du jardin, dans l'Oise, au premier étage d'un pavillon sans chauffage, tapissé de bibliothèques fabriquées par mon père – un capharnaüm gagné par l'humidité, les toiles d'araignées et la poussière –, je traînais devant des vieux poches déformés, des romans des années soixante, des ouvrages d'histoire, et des livres de photos, des nus, Lucien Clergue, Sam Haskins et la collection du magazine *Photo*. Cachés au milieu, quelques exemplaires de *Play Boy* ou de *Lui*. Je savais où les trouver.

Au fond du garage, sur des planches brutes, un amoncellement de livres pour la jeunesse, un tas de Bibliothèque rose et verte, des encyclopédies, la collection de *Tout l'Univers*, des vieux *Pilote*, des albums de Caroline, des bandes dessinées. Mes sœurs et moi farfouillions dans les rayons de l'enfance.

Et puis, à l'écart, dans la chambre paternelle, la bibliothèque vitrée. La même qui, au bout du bout du Sud, s'apprête à retrouver ses anciens occupants. Je la regarde vidée de sa vaisselle. Elle attend la suite. Grâce à elle, ils vont se retrouver, comme une bande de vieux copains qui se sont perdus de vue. Je comprends mieux l'habitude qu'ils ont de se serrer les uns contre les autres, de se soutenir, de se tenir chaud, malgré leurs différences.

Je suis heureux de les revoir. Avant de vider les cartons et de commencer

leur exploration, je me sers un verre de vin pour fêter ça. Certains ouvrages sont couverts de leur papier cristal d'origine. Hamama avait raison : la plupart des pages ne sont pas coupées.

Des livres de Montherlant, Morand, Giono, Giraudoux, et d'autres. Après un coup de chiffon, je les place sur les rayonnages comme ils viennent. Je me promets de les classer plus tard.

Mon regard bute alors sur une couverture cartonnée, épaisse, renforcée d'un tissu sombre. Elle est vierge de tout titre. De la papeterie ancienne. On dirait un carnet.

Je l'ai déjà vu, j'en suis sûr, mais je ne m'en souviens pas.

Je le pose sur le parquet. Ce pourrait être un vieux recueil de recettes de cuisine ou un journal intime. Je possède déjà un petit carnet bleu sur lequel mes aïeux écrivaient les naissances et les décès de la famille. Celui-ci est vert.

Je l'ouvre au hasard. Une écriture manuscrite à l'encre noire, fine, précise, régulière, emplit les petits carreaux.

J'attrape une ligne au vol : *Personne ne m'a parlé comme vous l'autre soir.*

Les pages se suivent et se ressemblent. L'écriture ne se modifie pas.

À gauche, des noms propres ; à droite, un texte qui va à la ligne de façon irrégulière. Je lis : [*Pause.*] ou bien [*Elle rit aux éclats.*], ou encore [*Lourdement.*]. Du théâtre, une pièce de théâtre, avec ses personnages, ses répliques et ses indications scéniques.

Je cherche la page de titre.

Paul Claudel

Partage

de

Midi

1906,

Publié par l'Occident en 1907

à 150 exemplaires.

Ysé, Mesa, Amalric, de Ciz.

C'est donc ça.

Mes yeux s'arrêtent sur une réplique : *Ami, ne partez pas*. J'essaie de lire, je saute des lignes, je vais de page en page. Je hume. Un texte vivant et ampoulé, vibrant et obscur. Ça bouillonne. On s'apostrophe, on déclame. On se déchire. Ce n'est pas une langue ordinaire. Une tirade couvre plusieurs pages. Je ne comprends rien à ce qui est écrit.

Je dois refermer le carnet pour faire taire le brouhaha.

J'ignore ce que ce grimoire fiche ici. La bibliothèque connaît peut-être le fin mot de l'histoire. Je la regarde, elle n'a rien à dire. Je me sens fatigué tout à coup. Je laisse le carnet sur le bureau. Il fait nuit noire depuis longtemps.

*

Le lendemain matin, un café brûlant avalé à la hâte, je retourne au carnet. J'y ai pensé toute la nuit. Je l'ouvre, je le referme, je le retourne. Il reste silencieux. Sur la première page, des chiffres au crayon noir, 12,25 – le prix en francs qu'on a oublié de gommer.

Seules les pages de droite sont couvertes d'écriture, et numérotées. Le papier est épais et l'encre ne transparait pas. Plus qu'hier, l'écriture m'impressionne. Elle tient dans l'espace d'un petit carreau, elle est précise, ferme, homogène, sans rondeur. Appliquée, sans être scolaire. Intelligente. Les lettres sont presque coupantes. Je devine la main qui tient le stylo, j'entends le crissement de la plume sur la feuille, je suis les yeux scrutant la page à moitié noircie. Le texte est parfaitement lisible.

Je serais incapable d'écrire un texte de cette longueur sans le moindre relâchement. Pourquoi avoir pris tant de soin ? Pourquoi cette pièce ? Je tourne les pages délicatement, quelques répliques me sautent à la figure. Est-ce leur langue qui m'est étrangère ou l'écriture manuscrite qui m'éloigne du sens des mots et des phrases ? Je suis excité et incapable de me concentrer.

Il me faut du temps avant d'aller voir ce qui se cache derrière l'ultime tirade. Des pétales de fleurs, des roses, ont été déposés entre deux pages

vierges. Ils ont gardé leurs contours délicats, le soyeux de leur tissu et le dessin de leurs nervures. Ils ont taché les feuilles. Ils n'ont pas été oubliés : ils ont été glissés là pour laisser une trace. La page est numérotée, c'est la 105, comme si elle faisait partie de la pièce. Les pétales ont perdu leur odeur, mais le carnet respire.

La copiste est allée au bout de ses intentions. J'utilise le féminin sans réfléchir. Je n'ai aucune compétence graphologique, mais je vois la main d'une femme. Une intuition. Je suis sûr de moi.

Je lis au hasard : *C'est l'Amour, Mesa, et je ne l'appellerai point une chose bonne et usagère et l'on plaint ce fou qui ne sait point s'en servir.*

Qui parle de la sorte ? La réplique m'interloque. Je la lis et la relis sans la comprendre. Claudel se mérite, certes, mais la phrase semble dire une chose et son contraire. C'est peut-être le secret de sa langue. J'ai tort d'en chercher le sens littéral. Mieux vaudrait se laisser aller, s'abandonner. Ce dont je suis incapable. J'ai besoin d'être arrimé solidement au réel, je m'agrippe de toutes mes forces au sensé, au raisonnable, au rationnel, je me fabrique des rituels quotidiens pour y parvenir. L'usage de ma vie consiste plutôt à dresser la liste des choses à faire – courriers, coup de fil à passer, mails à envoyer, courses, machines, démarches administratives, factures, rangement – que je raye une fois accomplies. Je crains de ne pas y arriver, d'être dépassé, de ne pas être à la hauteur.

Je suis loin de l'amour façon Ysé.

Mais qui est-elle, cette créature de théâtre qui vient me donner une leçon de vie ? Bien sûr que l'amour continue après la mort, il ne s'estompe pas, il se désincarne, il perd sa peau et devient songe, mais il demeure. Je la connais à peine que déjà cette Ysé me turlupine. Par bonheur, derrière elle, je devine une autre femme, une inconnue : la copiste. Celle-là me semble plus humaine, vivante. Je peux suivre la trace de son geste, à l'encre noire déposée sur le papier quadrillé. Sa présence éclipse le texte.

Je reviens à la page des pétales. Ce n'est pas la dernière. Non, il y en a encore une derrière, numérotée 106.

Le travail est signé.

Achevé
de copier
le 20 Août 1942.

ISLE

M. S.

OceanofPDF.com

2.

Elle est attablée au premier étage d'une maison donnant sur un jardin, la fenêtre est grande ouverte. La chaleur embrume le bleu du ciel. Elle est penchée sur son bureau, un encrier posé devant son travail. Son stylo à plume à la main, elle s'applique. Toutes les quinze minutes, elle détend son bras pour éviter la crampe. Toutes les heures, elle se lève, fait quelques pas dans la pièce. Il lui arrive de s'interrompre plus longuement. Elle disparaît alors de la pièce avant de réapparaître dans le jardin. La femme marche autour du bassin, elle écoute les oiseaux, cligne les yeux ou tourne la tête pour s'épargner l'éclat du soleil. L'heure chaude est passée, elle coupe quelques fleurs. Je ne vois que ses mains. Une rose bouge au vent. La femme réapparaît dans la pièce avec un plateau, une théière et une tasse. Son visage reste flou. Elle se remet à écrire.

Ce matin, je n'ai aucun mal à me lever. Il fait déjà chaud. Je ferme les volets. J'ai besoin d'une douche froide et d'un café.

La première page du carnet ressemble donc à celle d'un livre. Le titre, le nom de l'éditeur, l'année de la pièce et celle de l'édition, puis l'indication des actes et la fin d'une scène, tout est souligné au stylo rouge. Pourquoi avoir pris soin de reproduire la maquette de la couverture, la mention de

l'éditeur, le nombre d'exemplaires et la dédicace de l'œuvre, « À Philippe et Hélène Berthelot, en témoignage de ma grande affection, je dédie ce livre ». J'ignore qui sont ces Berthelot.

À l'aide d'une loupe ancienne, achetée sans doute par Hamama dans je ne sais quelle brocante, je repère les hésitations, les petites erreurs, les minuscules bavures, les mots sur lesquels l'encre commence à manquer, obligeant la copiste à recharger le stylo, les lettres qui suivent redeviennent bien noires. Je devine l'adrénaline de la copiste : un mot mal orthographié, une ligne oubliée, une tache, et tout le travail est à refaire. Page 55, une indication scénique [*Pause Ysé.*] mal placée a été biffée de deux traits avant d'être recopiée au bon endroit. L'accident peut arriver à la dernière page. Page 104, M. S. a barré le mot « danseuse » dans la phrase *Lève-toi ô forme brisée et vois-moi comme une danseuse écoutante*. A-t-elle buté sur l'expression ou écrit « dormeuse » par fatigue ? Le mot est empâté, il est illisible. Elle l'a réécrit dans l'interlignage.

J'ignore ce qu'est une danseuse écoutante.

Quelle femme a pu passer son mois d'août à copier *Partage de midi* ? Je fouille dans ma mémoire, je cherche des visages, des silhouettes, des noms, des histoires que j'aurais entendues. Mon père ? La copie a été achevée le 20 août 1942. À quelques jours près, c'est sa date d'anniversaire. Il va avoir vingt-deux ans. Il est étudiant à la faculté de droit de Montpellier. Je le devine exalté, à cause de son air sombre et de son sourire charmeur sur les photos de l'époque, à ses copies de philo retrouvées dans le grenier de mon grand-père, à la présence dans la même bibliothèque d'une édition des *Chansons de Bilitis*, l'œuvre poétique et érotique de Pierre Louÿs – sur la page de garde, il a écrit son nom et l'année de son acquisition, 1940.

Les roses me font croire au cadeau d'une amoureuse. Ce n'est pas ma mère : elle commence ses études de pharmacie et mon père ne l'a pas encore rencontrée. Je cherche parmi les gens de leur génération. J'ai bien connu Micheline, elle aussi étudiante à Montpellier. Elle deviendra une des grandes amies de mes parents. Son nom d'épouse commence par un S. Mais en 1942 elle n'est pas mariée et mon père ne la connaît pas encore. Je ne

vois personne d'autre.

Que sait-on de la jeunesse de ses parents ?

Il me faut du temps pour entrevoir la possibilité que la copiste ne soit pas proche de mon père. De son côté, il ne reste que sa sœur, ma tante. Elle se prénomme Marguerite. Ses proches l'appellent Guite. Pour moi, elle est simplement Marraine. Elle habite Perpignan. Elle vit seule. Mes sœurs et moi, et nos enfants, sommes sa seule famille. Ses jambes sont douloureuses. Ce jour-là, elle a quatre-vingt-quinze ans. Il est temps que cela s'arrête, répète-t-elle. Elle ne lit plus. Mais elle est toujours vive, sa mémoire est intacte. Au téléphone, je lui parle du carnet. Elle s'enthousiasme. J'ai hâte de le lui montrer. Je l'emmène au restaurant. Nous discutons de choses et d'autres avant d'aborder ce qui m'occupe.

– Au fait, je t'ai apporté le carnet.

– Ah, tu me fais plaisir. Je suis impatiente.

Elle prend le carnet dans ses mains, tourne quelques pages.

– Incroyable. Qui a pu faire ça ?

Malgré son âge, elle ne porte pas de lunettes. Elle soulève le carnet à hauteur d'yeux pendant de longues secondes.

– Tu as raison, c'est une femme. Sans hésitation.

Elle le pose sur la table du restaurant.

– La source, c'est Jacques, c'est sûr.

Un cousin de mon grand-père paternel. Après-guerre, il a tenu une librairie à Paris, entre la place de l'Étoile et le Trocadéro. L'idée m'a déjà traversé l'esprit.

– Bon, en tout cas, il ne vient pas de ton père.

Elle ne manque pas une occasion de critiquer son frère, surtout depuis qu'il n'est plus là.

– Dans les années vingt, le père de Jacques tenait la grande librairie de Perpignan, place Arago. J'y allais quand j'étais petite. Je m'en souviens très bien, j'avais le droit de prendre un livre et de le lire, assise à même le sol.

Sa tête se redresse. Elle oublie ses douleurs, sa fatigue. Elle est jeune tout à coup, et volubile. Sa voix porte. Elle ne s'arrête plus. Je la retrouve telle que

je l'ai toujours connue. Me revient en mémoire la visite de l'exposition Toutânkhamon avec elle, en 1967, au Grand Palais. Seul, sans mes sœurs. Je suis fier. J'ai onze ans. Je rêve de devenir archéologue. Cette première sortie à deux me marque autant que le masque funéraire de Pharaon. Aujourd'hui, la très vieille dame qui me fait face est embarrassée par ce corps qui la fait souffrir. Mais son visage s'éclaire vite. Elle s'est très discrètement maquillée et habillée élégamment pour notre déjeuner. Elle a un an de moins que ma mère. Elles ne se ressemblent pas. Il m'arrive pourtant, en la regardant, d'essayer d'imaginer les traits qu'aurait eus ma mère au même âge. L'échec ne m'empêche pas de recommencer.

– Ces huîtres sont excellentes, tu ne trouves pas ? Sers-moi un autre verre. Elle sourit.

– L'oncle Jacques s'entendait bien avec ton grand-père. Ils n'étaient pas du même bord, mais ils s'aimaient beaucoup et se respectaient. Il a quitté Perpignan pour monter à Paris à la fin des années trente. Il est devenu journaliste à... ah, j'ai des trous de mémoire, c'est terrible, j'ai oublié le nom du journal, ça va me revenir... Son premier mariage n'a pas duré. Après-guerre, il est devenu libraire par l'intermédiaire de sa deuxième épouse, tu te souviens d'elle ?... *L'Écho de Paris*, c'est ça, c'est là qu'il travaillait. Et comment s'appelait la librairie, déjà ?

– Au Sans Pareil, je réponds.

Je connais cette partie de l'histoire.

– Oui, Au Sans Pareil.

– C'était aussi le nom de la maison d'édition des surréalistes.

Elle ne m'écoute plus.

– Tu sais, Jacques avait beaucoup d'humour. Il avait le sens de la formule pour croquer quelqu'un ou décrire une situation, toujours en catalan, je te prie de le croire. Il me faisait rire. Je suis heureuse que tu aies retrouvé ce carnet. Quand je pense que ton père l'a gardé dans sa bibliothèque pendant si longtemps sans rien en faire. En tout cas, ce n'est pas lui qui m'en aurait parlé.

Très vite, elle est fatiguée. Je la raccompagne.

Si le carnet vient du grand-oncle, j'ai besoin d'en savoir davantage. Je l'ai croisé enfant, mais mon souvenir est flou. Je me rappelle sa profession et le prénom de ses enfants, plus âgés que moi. J'ai oublié son visage et celui de son épouse. Mais je me souviens de leur appartement, rue Paul-Valéry dans le 16^e arrondissement, à Paris. De retour chez moi, je cherche à en savoir plus. J'apprends qu'à la fin des années trente, *L'Écho de Paris* était un quotidien très conservateur. Quant à la maison d'édition Au sans Pareil, elle a été fondée par René Hilsum en 1919, rue du Cherche-Midi, lequel deviendra plus tard directeur des éditions du Parti communiste. Il fonde un an plus tard la librairie du même nom, 37, avenue Kléber – un haut lieu du mouvement dada ; après-guerre, reprise par l'épouse de Jacques, elle s'est assagie.

Je me souviens de la librairie. J'y suis allé enfant, au moins une fois dont je garde un souvenir précis. Je vois la vitrine : elle faisait un angle. Je cherche sur un plan de Paris, elle devait être au croisement de l'avenue Kléber et de la rue de Belloy, pas très loin du Trocadéro.

Je déambule entre les meubles, avec ma sœur la plus proche – quatorze mois nous séparent. Je ne sais précisément quel âge nous avons ce jour-là, six ou sept ans, un an de plus peut-être. L'endroit ne ressemble à rien de connu. Il est débarrassé du bruit et de l'agitation d'une boutique, tout est feutré, on parle à voix basse. Dans cet antre aux lumières douces, je suis intimidé. Je ne me sens pas à ma place. On ne court pas dans une librairie, on ne joue pas à cache-cache, on se déplace lentement. Je me souviens de l'odeur, peut-être le parfum douceâtre de la libraire, l'épouse de Jacques. J'ouvre grands les yeux, je ne vois que des étagères en bois sombre et ciré, des murs d'ouvrages. Les livres pour enfants sont relégués dans un coin. Je regarde les couvertures. Elles font envie. Je n'ose pas attraper de livre. Le grand-oncle nous en offre un ou deux. La cérémonie est plus impressionnante qu'une distribution des prix. J'aperçois mon père bavardant à la caisse, il sourit, à son aise, complice. Les adultes sont grands et lointains.

Nous sommes gâtés. Nous ne sommes pas dupes. La mort de notre mère

nous vaut ces cadeaux. J'ai l'habitude qu'on affiche devant nous un air attristé, qu'on passe la main dans mes cheveux, qu'on soupire en retenant une plainte – je déteste ces sous-entendus. J'ai honte d'être traité de la sorte. J'ai l'impression d'avoir « orphelin de mère » marqué sur mon front. Nous remercions le grand-oncle. Ce n'est rien, nous répond-il dans un sourire contrit.

Ce jour-là, pourtant, je mets un pied dans un monde mystérieux que je ne quitterai plus.

Au même moment, Jeanne, notre grand-mère maternelle, court les librairies de Perpignan pour garnir sans compter nos bibliothèques, elle achète tout ce qui sort. Elle nous offre des livres pour les fêtes, les anniversaires, à la moindre occasion, sans prétexte. Elle nous abonne à toutes les publications pour la jeunesse. Elle fait des colis, ajoute pêle-mêle des paquets de biscuits, des tablettes de chocolat, des tubes de lait concentré sucré, qu'elle envoie à Paris par la poste, sans un mot d'accompagnement. Avec elle, l'affection prend les formes, les couleurs et les goûts panachés des douceurs et de la littérature. Sans cérémonial. Tous ces livres finiront par pourrir dans le garage de la maison de campagne de l'Oise.

Depuis, j'accumule. J'ai du mal à me défaire.

OceanofPDF.com

3.

Ma tante est dans le vrai : le carnet provient sans doute du grand-oncle libraire. Ce n'est pas une certitude mais, par élimination, cette hypothèse est la plus vraisemblable. J'y adhère, malgré l'absence de preuve. Quelle serait l'alternative ? Elle vient de me traverser l'esprit : mon père achetant aux puces une bibliothèque garnie de livres, et d'un carnet, donc. Il voulait le meuble. « Vous prenez les bouquins avec, aurait répondu le brocanteur. Je vous fais un lot. On n'en parle plus. »

Quelle que soit l'origine des livres, j'ai l'intuition que mon père ne les a pas achetés un par un, ni même choisis. Ils faisaient partie d'un lot. Malgré ce que laisse croire sa bibliothèque, il ne lisait guère de romans. Il n'aimait que quelques auteurs – dans mes souvenirs : Chateaubriand, Dumas, le Céline du *Voyage au bout de la nuit*, d'autres encore que j'ai oubliés. Plus il avançait en âge, plus il préférait les livres d'histoire.

Cette piste des puces m'entraînerait trop loin. La présence du carnet sur mon bureau serait fortuite et je n'arriverais jamais à remonter jusqu'à la copiste. Entre Saint-Ouen et le Trocadéro, je préfère encore camper dans ce 16^e arrondissement que je déteste, et m'en tenir à la piste du grand-oncle libraire même si elle ne dévoile rien des origines du carnet. Car j'ignore comment l'oncle Jacques l'a récupéré.

Je regarde l'objet avec étonnement. Je ne sais plus ce que je cherche, encore moins pourquoi. Pressé de trouver des réponses à des questions que je n'ai pas eu le temps de formuler, je cherche dans toutes les directions à la fois. Trop de chemins s'offrent à moi.

Je me raccroche au texte. De retour à Paris, je veux en savoir plus. *Partage de midi* date du début de l'année 1906. Il s'agit de la première version. Je simplifie : il y a eu plusieurs essais avant son achèvement. Claudel a confié à une relation le soin de l'éditer à quelques exemplaires. Cent cinquante très exactement. Il a établi la liste de ceux parmi ses amis très proches à qui il souhaitait les offrir « sous le sceau du secret ». La raison de cette pudeur ? La pièce s'inspire d'un moment fort de sa vie la plus intime. Une fois la pièce achevée, Claudel est tenaillé par le doute. Tous les exemplaires imprimés n'ont pas été distribués.

Claudel n'a pas seulement empêché la diffusion du texte, il a interdit toute représentation. Je me précipite à la librairie pour acheter la version de 1906 éditée en Folio Théâtre par le biographe de Claudel, Gérard Antoine : la version du carnet, enrichie d'une préface, d'une chronologie, d'une notice et de notes.

J'apprends qui est Berthelot, le dédicataire de *Partage de midi* : un diplomate de premier plan. Il deviendra secrétaire général du Quai d'Orsay et aura une influence de poids sur la politique étrangère de la France. Il est proche d'écrivains diplomates comme Claudel, qui l'admire et lui doit apparemment beaucoup, Morand et Giraudoux, mais aussi de Cocteau et de Colette.

Tout de même, Claudel a une conception élastique du secret. En 1912, il consent à la lecture de quelques scènes. En 1916, il autorise Ève Francis et Jean Hervé à interpréter Ysé et Mesa dans les deux premiers actes. Il laisse aussi les Berthelot monter la pièce dans son entier à leur domicile, avec la même actrice. En pleine guerre, à deux cents kilomètres des tranchées, des bourgeois éclairés du faubourg Saint-Germain se pâment devant une représentation unique, fiers de découvrir la pièce avant tout le monde. L'histoire ne dit pas si Claudel était présent. Puis, entre novembre 1921 et

1926, une certaine Mme Lara donne la pièce à trois reprises dans son studio de la rue Lepic, avec l'accord de l'auteur.

En 1928, Artaud l'exalté, le fou, le dingue de théâtre, le toxico, exclu du groupe des surréalistes pour « bestialité », se passe d'autorisation pour mettre en scène le dernier acte. Artaud est très loin du monde de Claudel ; cela ne l'empêche pas d'avoir accès au texte clandestin. Des exemplaires s'échangent donc sous le manteau, se monnaient peut-être au marché noir. D'où vient la réputation qui précède une pièce que personne ne connaît ?

Je me perds dans un tourbillon de noms et de dates. La pièce est traduite en allemand. Des représentations ont lieu à Hanovre en 1922, à Vienne en 1924, à Darmstadt en 1929. Bien plus tard, en janvier 1944, une troupe d'étudiants en prépare une représentation à Lausanne. Une source indique qu'elle a été interdite au dernier moment.

Un jeune acteur et metteur en scène, Jean-Louis Barrault, tanne Claudel de l'autoriser à monter la pièce. Il aura le feu vert en 1948, année de sa première édition au Mercure de France. En décembre, Barrault propose une version modifiée par Claudel au Théâtre Marigny. Il tient le rôle de Mesa aux côtés d'Edwige Feuillère (Ysé), de Pierre Brasseur (Amalric), et de Jacques Dacqmine (de Ciz).

En 1949, Claudel réécrit la pièce – cette version-là n'a jamais été jouée ; la plupart des metteurs en scène préfèrent celle de 1906. Ces tergiversations ne me sont d'aucun secours, elles me détournent du carnet. Les circonstances de la copie, l'identité inconnue de la copiste, son rapport à la pièce de Claudel excitent davantage mon imagination.

Je dois retrouver M. S. et écrire son histoire.

L'idée vient de germer dans mon esprit sans que je mesure ce qu'elle signifie. Je veux d'abord comprendre pourquoi M. S. a eu envie de copier *Partage de midi*. Je fais le pari qu'après avoir découvert la pièce, elle est tombée sous son emprise. Quant à moi, je n'en connais rien. Je la découvre. Mais la forme du carnet, la graphie, la signature, les pétales, la date et le lieu de sa copie, tout renforce mon désir de remonter jusqu'à la copiste. Je suis aussi émerveillé devant cet objet que sans doute la copiste elle-même

découvrant l'exemplaire secret.

Ce carnet n'est pas un rêve, un fantasme, une fiction. Il est tangible, réel, concret. Je peux le toucher, le feuilleter, effleurer son papier, le retourner. Il existe, il a une forme, une épaisseur, une histoire – sa couverture cartonnée s'est légèrement déformée. Avec ses 21,3 cm de haut et ses 13,5 cm de large, il remplit désormais ma vie. Au début, je le rangeais après chaque usage, de peur de l'abîmer. Désormais, je ne le quitte plus des yeux, je le garde posé à côté de mon ordinateur. J'ai pensé à le protéger mais l'idée de lui enfiler une couverture plastique me révulse. Ce n'est pas une relique. Je ne me lasse pas de le prendre dans les mains. Ce contact m'est nécessaire. Quand j'ai fini de travailler, je le range dans une enveloppe en kraft. J'ai peur qu'on me le vole.

La copiste a-t-elle été fidèle à l'original ? Dès la page de titre, elle s'est trompée. L'année d'édition est indiquée en chiffres romains : MCMVI, soit 1906. La copiste a écrit 1907 – une erreur de conversion, ou plutôt d'attention. Le nom de l'éditeur « Bibliothèque de l'Occident » est devenu « l'Occident ». La dédicace à Philippe et Hélène Berthelot est reproduite. Sur la page suivante, une liste : Ysé, Mesa, de Ciz et Amalric. L'édition originale parle de « Personnes » ; le carnet présente les « Personnages ». Des brouilles sans enjeu.

D'autres oublis sont moins innocents : M. S. n'a pas reproduit les mentions imposées par Claudel au verso de la couverture. Sont donc passées sous silence les mentions de la page 2 de l'édition originale : « Hors commerce » ; « Cent cinquante exemplaires numérotés à la presse » ; le numéro de l'exemplaire (l'édition Folio reproduit celui confié à la Bibliothèque nationale, le n° 65) ; enfin, « Interdiction absolue de reproduire ». La copiste a dissimulé ce que son travail avait de répréhensible. Elle s'est bien gardée de copier le nom du destinataire de l'exemplaire emprunté.

La copiste a reporté sur la couverture le tirage de cette édition secrète : « 150 exemplaires », comme pour mentionner qu'elle fait partie des *happy few* qui ont eu cet objet rarissime dans les mains.

Son carnet a un parfum de transgression.

*

Comme beaucoup de ma génération, j'ai reçu une éducation catholique minimaliste et contrainte. Ma mère appartenait à une famille très croyante. Après son décès, mon père, qui tenait la chose religieuse à distance, a continué, par habitude, par fidélité à son épouse ou pour ne pas choquer ses beaux-parents, à nous envoyer à l'église le dimanche en se gardant bien d'y aller lui-même. Enfant, j'ai donc dû passer plus d'une fois par le confessionnal pour avouer mes fautes, à genoux dans l'isoloir. Je devais me forcer pour raconter ma vie à un inconnu à travers une cloison ajourée. Cette posture de soumission et la voix onctueuse qui me répondait me mettaient mal à l'aise. J'ignorais ce qui relevait précisément du péché. Alors, pour avoir la paix, je chargeais ma barque de fautes bénignes ou de mauvaises pensées imaginaires, histoire d'en finir. Je me suis même forcé à avouer ne pas avoir assez prié pour le salut de ma mère – mon grand-père maternel nous mettait dans le crâne de joindre nos prières aux siennes pour qu'elle quitte au plus vite le purgatoire et rejoigne le paradis. Plus on prierait, plus elle aurait de chances.

Dans un confessionnal, on apprenait à feindre le repentir. Ce service minimum arrangeait tout le monde. Je soupçonne que c'était moins le détail des fautes qui intéressait le confesseur que l'aveu lui-même. L'annonce de la pénitence sonnait comme une libération. « Vous récitez trois *Notre père* et deux *Je vous salue Marie*. » Avec ça, j'étais tranquille. Je pouvais retrouver un peu d'air, évacuer ma contrition, sortir de l'église en paix et reprendre le cours de ma vie.

Cette très modeste expérience de la confession m'autorise-t-elle à trouver hypocrite, très « catho » au fond, l'attitude qui consiste à écrire un texte exalté et sulfureux, à le faire éditer, puis à en empêcher la diffusion, à fermer les yeux sur les exemplaires qui passent de main en main, à accepter des représentations privées et à en interdire d'autres, et à demander, pour finir, la bénédiction du prêtre pour essayer d'être en paix avec sa conscience

?

Je viens de découvrir le rôle des confesseurs de Claudel. En 1910, l'abbé Alfred Baudrillart, l'un des destinataires de l'édition secrète, lui déconseille de réimprimer la pièce et d'autoriser sa mise en scène. Claudel respecte le conseil. En 1948, l'abbé Jean Massin lève l'interdit. Claudel l'écoute.

Je plonge dans l'édition Folio. Entre mon désir d'aller vite et mon manque de méthode, je me disperse et ne lis pas les notices dans l'ordre. J'ai besoin de quelques jours pour découvrir que l'ouvrage contient dans une note de bas de page de l'introduction la liste des premiers bénéficiaires d'un exemplaire de *Partage de midi* : Philippe et Hélène Berthelot en tête, suivis de Francis Jammes, Gabriel Frizeau, l'abbé Michel Caillava, l'abbé Baudrillart justement, André Gide, Charles-Louis Philippe, Maurice Barrès, André Suarès. La suite n'est pas reproduite. Elle me serait utile pour partir sur la trace de M. S. Gérard Antoine, le responsable de l'édition Folio, a certainement l'intégrale en sa possession. Il est l'auteur de la bibliographie de référence de Claudel. Il suffit de le contacter. Je me précipite sur Internet. Il est mort en 2014.

La liste existe quelque part, peut-être à la BNF. Je la trouverai plus tard. En attendant, la pièce dont je possède la copie manuscrite est une rareté en 1942. M. S. a eu accès à l'un de ces exemplaires confidentiels. Elle connaissait forcément l'un de ses détenteurs. Son carnet est le cent cinquante et unième exemplaire de la première édition de *Partage de midi*, le seul qui ait échappé au contrôle de l'auteur. Sans avoir vu l'un de ces exemplaires imprimés, je regarde mon carnet d'un autre œil. Il est le plus beau, le plus émouvant, le plus délicat, celui qui a demandé le plus de soin.

Lui aussi recèle un secret, bien différent de celui imposé par Claudel. J'ignore lequel.

Il y a quelques jours, avec mes enfants, nous avons commencé à vider les penderies de l'appartement. Au milieu des quantités de robes, vestes, jupes, chemisiers abandonnés par Hamama, ma fille a exhumé le blouson en daim de ma mère. La tenue de la femme moderne des années cinquante. Aussitôt me revient un souvenir d'elle, à la campagne, un jour de printemps, l'un des

rare qui me restent d'avant son alitement : elle est allongée dans un transat, elle parle, elle sourit. Elle est malade sans doute. Elle trompe son monde. Les souvenirs se répondent, se percutent, s'assemblent dans ma mémoire. Je les fusionne, je les réinterprète. Ils me troublent.

Je me demande ce qui a poussé mon père à ne pas se débarrasser du blouson après sa mort, et ce qu'il fait encore dans ma penderie. Après le décès de mon père, au moment du partage avec mes sœurs, personne n'en voulait. Je l'ai gardé, il plaisait à Hamama. Elle ne l'a jamais essayé. Et ce carnet, pourquoi mon père l'a-t-il conservé ? Avait-il oublié son existence ? Connaissait-il son origine, son histoire, l'identité de la copiste ? L'a-t-il seulement jamais pris dans les mains ?

Pourtant, je ne peux m'empêcher de l'imaginer, à la fin d'un repas, évoquant l'existence du carnet devant une petite assemblée conquise, expliquant doctement que cela vaudrait la peine d'en savoir plus, à sa manière, les jambes croisées, tirant sur sa gauloise Disque bleu filtre, ménageant ses silences, faisant mine de se pénétrer d'un grand mystère, contemplant les volutes de fumée, et se servant un verre de vin entre deux anecdotes répétées à l'infini.

Je m'invente des souvenirs. Comme si je n'en avais pas assez. Il a fallu quinze ans entre le décès de mon père et la découverte du carnet au milieu de ses livres. Ceux-là, je les ai récupérés parce que j'étais celui qui les désirait le plus. Est-ce une coïncidence si j'ai croisé le carnet au moment où j'avais besoin de lui ? Sans la mort d'Hamama, je ne l'aurais jamais exhumé. Sans sa disparition, je ne me serais pas pris de passion pour une copiste inconnue.

4.

Je ne connais pas grand-chose aux techniques de la ronéotypie qui ont servi pendant l'Occupation à éditer les tracts ou les journaux de la Résistance. Mais je suis à près certain qu'il existe en 1942 des moyens de reproduire un imprimé à plusieurs exemplaires. Contrairement à l'époque des moines copistes, la copie manuscrite est inadaptée à la diffusion d'une œuvre. Elle est par définition à usage personnel. Elle obéit à une autre intention. J'ignore laquelle.

Ce serait beau que M. S. soit une actrice. Elle aurait copié la pièce pour la découvrir de l'intérieur, en saisir les moindres mouvements et commencer à apprendre le rôle d'Ysé. Elle peut aussi avoir couvert son carnet de la poésie de Claudel pour l'offrir dans un acte d'amour.

Plus je regarde le carnet, plus le résultat m'impressionne. On ne copie pas *Partage de midi* d'une traite. Combien de jours ont-ils été nécessaires ?

J'en parle à une amie plasticienne.

– Quand j'étais au Japon, j'ai suivi pendant trois ans des cours de copie d'art classique, m'explique-t-elle. Il fallait en passer par là avant de pouvoir créer soi-même. Selon la tradition, la copie a deux grandes vertus : elle permet de s'imprégner d'une œuvre et de s'identifier à son auteur. C'est une

leçon d'humilité.

– Mais on ne peut pas mettre sur le même plan la copie d'une pièce de théâtre.

– Je ne sais pas. Même si tu n'as pas besoin d'une grande maîtrise technique, j'imagine qu'il faut des qualités mentales, un calme intérieur, et mettre son ego entre parenthèses.

– De la persévérance, rien de plus.

– Le risque, c'est de t'intéresser trop au texte. Car tu as alors vite fait de sauter une ligne ou d'oublier un mot. À l'inverse, si tu travailles mécaniquement, tu copies sans âme.

– Ça se voit tant que ça ?

Je me souviens tout à coup d'un ami italien qui se vantait d'avoir découvert la littérature française en copiant à la main des Balzac, des Flaubert, des Sartre.

Rien ne m'empêche de frapper à la porte de spécialistes. Je viens de découvrir l'existence d'une Société Paul Claudel dont le site est une mine d'informations. Elle aurait quantité de choses à m'apprendre sur *Partage de midi*. Peut-être a-t-elle une piste pour résoudre mon énigme. Non, il est trop tôt pour entendre les savants. Je ne veux pas être dépossédé de ma découverte, encore moins de mon carnet. Je suis incapable de le prêter. J'aurais trop peur qu'on ne me le rende pas.

Je préfère en parler autour de moi et poster quelques photos sur Instagram. Mes interlocuteurs sont amusés, curieux, intrigués. Ils imaginent tous une histoire d'amour. À cause des pétales.

Je ne veux pas trop en dire. D'ailleurs, je ne sais rien de plus.

Plus je passe du temps avec elle, plus je prête à M. S. un potentiel romanesque. Elle a entouré son travail d'un halo de mystère en ne laissant que ses initiales. Pourquoi n'a-t-elle pas signé de son nom entier ? Sait-elle que les copistes du Moyen Âge procédaient de la sorte au moment de conclure leur travail en fin de manuscrit ? De qui se cache-t-elle ? Je me sens investi d'une mission : la remettre en pleine lumière.

La veille, au cœur de la nuit, j'ai fini *Mademoiselle Solitude* de Bill Pronzini. Le n° 766 de la Série noire. L'histoire d'un comptable entraîné sur les pas d'une inconnue, une femme croisée dans un restaurant de San Francisco. Elle est là tous les soirs et il revient dîner pour la voir, elle l'intrigue, elle semble seule et tellement triste. Il l'approche, elle ne se livre pas.

C'est le premier roman de Bill Pronzini que je lis. Je suis tombé dessus par hasard dans la librairie de la rue de Bretagne où j'avais commandé l'édition Folio de *Partage de midi*. J'en ai profité pour traîner dans les rayons. J'y ai découvert un bon fonds de polars et un fin connaisseur de la littérature noire qui m'a recommandé *Mademoiselle Solitude*. Je n'avais jamais entendu parler de cet auteur. C'est au fond d'un sac plastique que Pronzini et Claudel se sont croisés pour la première fois. Je doute qu'ils aient trouvé grand-chose à se dire.

Mademoiselle Solitude, c'est le nom qu'il lui avait donné, l'idée qu'il se faisait d'elle depuis le début. Mais c'était plus qu'un simple nom car elle était bien plus qu'une femme seule. Elle était la personne la plus solitaire qu'il avait jamais rencontrée : elle était la solitude incarnée, la mélancolie même. Ainsi commence le roman de Pronzini.

Un soir, la cliente n'apparaît pas. Elle a disparu sans laisser d'explication. Le patron du restaurant ne s'en émeut pas. Messenger, c'est le nom du comptable, veut la retrouver. Il finit par obtenir son adresse. Il découvre qu'elle s'est donné la mort. Elle vivait à San Francisco sous une fausse identité. Il retrouve sa ville d'origine. Il pose des congés, monte dans sa voiture et part à la découverte du passé de l'inconnue.

Pourquoi mène-t-il cette enquête ? Voilà le vrai sujet du livre. Pronzini répond à la place de Messenger : *Il avait pris des risques, mis du piquant dans sa vie. Bon sang, il était plus que temps maintenant d'y ajouter un peu d'audace et d'imprévisibilité.* Mon désir est-il de même nature ? Pourquoi, à soixante-dix-huit ans de distance, vouloir connaître à tout prix l'identité de la copiste inconnue qui m'a offert son carnet ? Me faut-il tout savoir d'elle ? Jusqu'où cette traque me mènera-t-elle ?

Mademoiselle Solitude était une anonyme, oubliée le lendemain de sa

mort. Une créature de fiction que Messenger a croisée en chair et en os. Elle a eu une existence tangible. Moi, me voilà traquant un passé lointain, incertain. Il y a peu de chances que M. S. soit vivante ni même qu'il reste des survivants de cette histoire. Je ne trouverai personne pour me raconter ce qui s'est passé. Depuis que j'ai croisé son chemin, je soupçonne la copiste d'appartenir à un monde visible, connu, peut-être même célèbre. Et pourtant, elle n'est pas seulement privée de nom : elle n'a pas de visage.

Le titre original du roman de Pronzini, paru aux États-Unis en 1995, est *Blue Lonesome*. Il me faut du temps pour réaliser. Avec le surnom que le traducteur lui attribue dans la version française, Mademoiselle Solitude possède les mêmes initiales que la copiste de *Partage de midi*.

OceanofPDF.com

5.

Cette nuit, j'ai aperçu Ysé sur le pont avant de *L'Ernest-Simons*, dans la lumière d'une fin d'après-midi. De Ciz, son mari, n'est pas loin. En costume de lin blanc, il va et vient en cercle autour d'elle, un vermouth à la main, il fait des phrases, agite son bras libre. Amalric n'entre pas dans le cadre. Plus loin, dans l'ombre, Mesa, la corpulence massive de Claudel, engoncé dans son costume trois-pièces et montre à gousset, émerge d'une porte à hublot, cherche du regard la toilette parfumée, se retient d'approcher. Il attend le moment. Il transpire. Dans mon demi-sommeil, la scène est découpée en plans et montée comme dans un film. Impossible de parvenir au point de vue unique qu'offre le plateau d'un théâtre.

Acte I. Le pont d'un paquebot en route pour l'Extrême-Orient. Un espace clos et ouvert au vent, qu'on ne voit pas avancer. Seul tremble l'horizon au rythme de la houle et des affects. Quatre personnages. Une femme, son mari, un haut fonctionnaire qui regagne son poste en Chine, un aventurier. L'appel du large, la brise chaude. Les conditions idéales pour exacerber les sentiments et succomber à l'appel d'une promesse.

Ceux qui ont vu *Partage de midi* évoquent un choc, une poésie incandescente, un art déclamatoire halluciné, des textes navigant entre

grotesque et sublime. Je n'ai pas oublié que Christophe, un ami perdu de vue, a prénommé sa fille Ysé. Je me plonge dans la pièce. Je découvre sa face cachée. Une fois sa rédaction achevée, Claudel est embarrassé. Mesa, aucun doute, c'est lui, Paul, comme Ysé est Rosalie Scibor-Rylska, le grand amour de sa vie. De Ciz est son premier mari, Francis Vetch. Quant à Amalric, ce ne serait pas Jan Lintner, qui deviendra le deuxième époux de Rosalie – Claudel n'en connaît rien quand il écrit la pièce. Il s'inspire d'un fonctionnaire colonial pour composer le dernier personnage du quatuor.

L'histoire commence en 1898. Claudel part rejoindre le poste diplomatique de Fou-tchéou (l'actuelle Fuzhou) où il vient d'être nommé consul. Il a déjà occupé un premier poste à Shanghai en 1895. De là, il a fait des allers-retours à Fou-tchéou pour assurer l'intérim du vice-consul. Avant d'accepter cette nouvelle affectation, Claudel revient en France. Il hésite. Il a déjà écrit deux pièces, *Tête d'or* et *L'Échange*. Cependant, il se voit davantage bénédictin qu'auteur. Il est partagé entre les deux vocations. La foi le torture ; la littérature le dévore. La diplomatie, qui le nourrit et le fait voyager, n'en fait pas partie. De retour en France, il se retire à l'abbaye de Solesmes, puis à celle de Ligugé. Il confie ses tourments à des religieux : doit-il se donner à Dieu ou à l'art ? Les moines décident pour lui, ce sera le Quai d'Orsay. Il doit repartir en Chine. Il s'exécute.

Nous sommes en 1900. Claudel a trente-deux ans. Jusque-là, ses amours ont été platoniques.

À bord de *L'Ernest-Simons*, il croise Rosalie Scibor-Rylska. Polonaise par son père, écossaise par sa mère. Le biographe de Claudel en parle comme si elle se tenait devant lui, elle « était grande, élancée, pourvue d'une magnifique chevelure blonde qui lui descendait jusqu'aux reins. Elle avait beaucoup reçu en partage : la beauté, le charme, l'intelligence, un don certain pour les langues (elle parlait le polonais, l'anglais et le français), une gaieté qui s'exprimait dans un rire inoubliable – non point aussi éclatant ni indiscret que celui qui fuse de la bouche d'Ysé, mais musical et transparent.

»

Ils se connaissent déjà. Claudel l'a rencontrée un an plus tôt quand

Francis Vetch, homme d'affaires, s'est présenté au consulat, accompagné de son épouse. Le hasard les remet face à face sur le pont du paquebot. Elle n'est pas seule. Le mari et leurs quatre enfants sont du voyage.

La traversée jusqu'en Chine dure quatre mois. Se sont-ils connus charnellement pendant la traversée ou, plus vraisemblablement, une fois à destination ? Le théâtre compresse l'espace et le temps. Entre Rosalie et Claudel se noue une passion dévorante sous l'œil du mari. À Fou-tchéou, toute la famille s'installe dans la maison consulaire. Vetch abandonne vite sa femme et ses enfants au consulat pour vaquer à ses affaires. Claudel lui apporte son appui. Vetch a-t-il profité de la naïveté de Claudel à l'égard de ses activités (exploitations de mines, trafic de main-d'œuvre) ou de son attirance pour son épouse ? Claudel l'a-t-il encouragé à partir pour avoir la voie libre ? Le Quai d'Orsay s'émeut du mélange des genres. Une enquête est diligentée. Philippe Berthelot, alors secrétaire d'ambassade chargé d'une mission en Extrême-Orient, étouffe l'affaire.

Je comprends la dédicace.

En août 1904, Rosalie s'enfuit de Chine. Est-ce Paul qui, poussé par les émissaires du Quai d'Orsay, lui demande de partir ou elle qui l'abandonne ? Elle est enceinte de lui ; il l'ignore. Une fille, Louise, naît en 1905. Il l'apprendra plus tard. De retour en Europe, Rosalie divorce de Francis Vetch et épouse Jan Lintner. Elle se cache et se tait. Claudel se sent trahi. Fou de douleur, il commence à écrire *Partage de midi*.

En 1906, il se marie avec Reine Sainte-Marie Perrin. Il écrit à son ami Francis Jammes : « Mon mariage a été simplement un incident de l'itinéraire. Je me suis marié entre deux trains et j'avais enveloppé nos alliances dans mon bulletin de bagages. Ma chère Reine est admirable de courage. » Le couple aura cinq enfants. Claudel poursuit sa carrière de diplomate.

Claudel et Rose se revoient à Londres en 1920, puis à Paris où elle s'installe. Ils s'aiment et s'écrivent de nombreuses lettres. Celles de Rosalie sont perdues, pas celles de Claudel dont la lecture fait donc l'effet d'un long monologue. Elles sont marquées par la brûlure de la passion et l'attente des

réponses qui tardent. Dans celle du 9 octobre 1923, Claudel, alors ambassadeur au Japon, se souvient de la date « anniversaire de notre cruelle séparation dont je ressens encore la déchirure dans toutes les fibres de mon être, j'étais couché sur un talus de chemin de fer, sous un fleuve de flammèches et d'étincelles et je voyais une lune d'argent d'une sérénité ineffable se lever entre deux montagnes de flammes et de fumée, Yokohama et Tokyo qui brûlaient à ma droite et à ma gauche ». Il est aussi beaucoup question d'argent dans ses lettres, d'appuis, de recommandations. Claudel aide Rosalie, leur fille Louise et à l'occasion les autres enfants de Rosalie. Avec le temps, la passion s'estompe.

Rosalie meurt en 1951. Claudel l'appelait Rose. Il n'assiste pas aux obsèques. Sur la tombe de Rosalie, à Vézelay, on a fait graver un vers de Claudel :

Seule la rose est assez fragile pour exprimer l'éternité.

Je retourne à la page 105 du carnet, celle des pétales déposés par la copiste. Le prénom de l'amante et le nom de la fleur se répondent.

Claudel meurt en 1955. Sur sa tombe, il a fait inscrire en toute simplicité :
Ici reposent les restes et la semence de Paul Claudel.

6.

Me voilà obligé de mettre mes pas dans ceux de Claudel, un peu à contrecœur je dois le reconnaître. Il n'a rien qui ne me le rende aimable. Mais je sais si peu de lui. De vagues souvenirs, des raccourcis : sa foi perdue puis retrouvée au pied d'un pilier de Notre-Dame, son catholicisme tourmenté, sa carrière de diplomate, l'histoire de sa sœur Camille, la sculptrice, devenue folle et abandonnée à l'asile, de grandes pièces flamboyantes, jamais vues, jamais lues. De prime abord, l'homme paraît rigide, catholique intransigeant et bien peu chrétien, réactionnaire, hypocrite. Mais je me méfie des jugements à l'emporte-pièce. Je dévore tout ce que je trouve. Ses biographes sont des zélateurs nuancés. Le bonhomme est livré, comme il se doit, dans sa complexité. Je le découvre grognon, mauvais coucheur, peu soucieux des convenances, amoureux exalté, cruel, sarcastique, ambivalent, contradictoire.

Est-ce le même qui veut consacrer sa vie à la foi derrière les murs d'un monastère et qui, à la première occasion, transgresse la loi de Dieu, tombe amoureux d'une femme mariée, l'engrosse, avant d'écrire une pièce de théâtre pour crier son amour et son déchirement, la traite de chienne après qu'elle l'eut quittée, puis refuse que son texte soit édité et joué parce que ses confesseurs le lui ont demandé ?

Trente ans plus tard, il met sa poésie au service des martyrs catholiques espagnols assassinés par les Rouges. Que voit-il ? Que sait-il ? De quoi parle-t-il ?

Onze évêques, seize mille prêtres massacrés et pas une apostasie !

Ah ! puissé-je comme toi à voix haute témoigner dans la splendeur de midi !

Bernanos, autre grande figure catholique, un conservateur lui aussi, lui répond dans *Les Grands Cimetières sous la lune*. Au moment où éclate la guerre civile, Bernanos vit à Palma de Majorque. Il vient de l'Action française. Il fut antidreyfusard et antisémite comme nombre de catholiques français de l'époque. Il a eu de la sympathie pour le soulèvement franquiste. Son fils Yves s'est engagé dans la Phalange, l'organisation fasciste espagnole, qu'il désertera par la suite. Et pourtant Bernanos est bouleversé, effaré, choqué par ce qu'il voit de la répression dans son île des Baléares.

Franco met à prix la tête de Bernanos, qui préfère répondre à Claudel. Les deux camps sont irréconciliables. Par principe, sur l'Espagne, je suis avec Bernanos. En février 1939, ma famille vit à Perpignan. Elle voit déferler à la frontière du Perthus une longue cohorte de cinq cent mille réfugiés qui fuient devant l'armée putschiste après la chute de Barcelone. Au lieu des secours, on envoie la troupe. Entourées de soldats qu'on désarme, ce sont des familles qui arrivent, hébétées, malades, désespérées, des femmes, des enfants, des vieillards, qu'on enferme dans des camps de fortune dressés sur les plages, au cœur d'un hiver glacial. Des mesures honteuses pour ceux qui furent les ultimes combattants du fascisme d'avant-guerre.

Léon, mon grand-père paternel, alors en poste au cabinet du préfet des Pyrénées orientales, bataille pourtant à sa mesure pour adoucir leurs conditions de vie. Il n'est pas un cas isolé. D'autres initiatives de solidarité ont été prises ici ou là. Elles sont aujourd'hui oubliées. Le dimanche, parfois accompagné de sa fille, ma marraine, il se rend dans les camps d'Argelès ou de Saint-Cyprien pour apporter des couvertures, des vivres, un peu de réconfort. Une goutte d'eau, c'est vrai. Il aidera certains à trouver du travail. Lui, si pudique, évoquait parfois à table tel ou tel qu'il avait aidé après son

installation sur place. Ils étaient devenus amis. Il n'en disait pas plus.

Pour Claudel, seule compte la défense de l'Église. Cela ne se discute pas. Peu importe qu'elle soit compromise jusqu'au cou dans la perpétuation d'un système féodal. Il est le grand ami de José Maria Sert, un peintre catalan profranquiste installé à Paris. Dès 1900, celui-là dessine les esquisses de fresques qu'il doit peindre sur les murs de la cathédrale de Vic, en Catalogne. L'édifice sera incendié au début de la Guerre civile, puis reconstruit après. En 1945, avec la bénédiction de Franco, Sert reprend ses fresques avant de décéder quelques semaines plus tard.

Sert, le dedicataire du *Soulier de satin* paru en 1929.

Je me souviens, adolescent, avoir visité cette cathédrale avec ma tante. La dimension et le dessin des fresques m'ont impressionné. Je n'y ai pas vu trace d'un combat politique, j'ignorais ses idées. À la suite de Sert, Claudel pleure les cadavres des églises.

Statues que l'on casse à coups de marteau et ces peintures vénérables, et ce ciboire, avant de le fouler aux pieds...

Salut, les cinq cents églises catalanes détruites...

Vous aussi vous avez su témoigner ! Vous aussi, vous êtes des martyres !

Ma famille paternelle n'était guère portée sur la religion, à l'exception de ma tante. Je la soupçonne d'avoir grimacé en apprenant que des églises romanes avaient été brûlées de l'autre côté de la frontière par des enragés. Elle déteste l'anticléricalisme. Mais la famille a soutenu en bloc la République espagnole et les réfugiés de la *Retirada*. La lutte contre le fascisme ne se discute pas – j'entends encore mon grand-père parler des « fassistes ».

Claudel, lui, n'en reste pas là. En 1940, sitôt l'armistice signé par Pétain, il étale sa haine de la République : « Ma consolation est de voir la fin de cet immonde régime parlementaire qui, depuis des années, dévorait la France comme un cancer généralisé. C'est fini... de l'immonde tyrannie des bistrots, des francs-maçons, des métèques, des pions et des instituteurs... »

Léon, né vingt-quatre ans après Claudel, faisait partie de cette génération qui devait beaucoup aux hussards noirs de la République. Plus tard, il

appartiendra à cette France du Parti radical que détestait Claudel. Son propre père, cuisinier de métier, tenait un café-restaurant à Prades qui accueillait à la toute fin du XIX^e siècle des meetings d'anarcho-syndicalistes. Joseph était passé par les Jésuites et en était ressorti vacciné contre le clergé et la religion. Claudel honnit ce monde qu'il ne connaît pas, tout comme il ignore tout de l'Espagne quand il défend son clergé. Selon la légende familiale, mon arrière-grand-père avait été surnommé le Poète du Canigou par le grand-oncle libraire – le même qui, plus tard, tiendra la librairie Au Sans Pareil –, au motif qu'il désertait parfois ses fourneaux pour arpenter les contreforts du massif en déclamant des poèmes en catalan. J'ignore s'ils étaient de sa composition ou s'il puisait dans le répertoire roussillonnais, mais l'idée me ravit. Dans les années soixante-dix, quand j'étais étudiant à Nanterre, j'étais fier de porter comme un étendard sa vieille et lourde veste d'anarchiste-poète, en velours côtelé noir et à la doublure déchirée, vieille de quatre-vingts ans. C'était bien avant de retrouver le blouson en daim de ma mère.

Dans la foulée, Claudel commet une ode au Maréchal qu'il fait lire à l'actrice Ève Francis à Vichy, à l'occasion d'une représentation de *L'Annonce faite à Marie*.

Ève Francis, la première Ysé.

France, écoute ce vieil homme sur toi qui se penche et qui te parle comme un père.

Fille de Saint-Louis, écoute-le.

Cela ne dure pas. Claudel s'oppose à la collaboration, il se méfie de Laval, et au mois d'août 41, il affiche dans son journal son mépris pour Pétain. Une volte-face. Il n'est pas le seul. L'antisémitisme le révolte. En 1941, dans une lettre au grand rabbin Schwartz, il s'insurge, choqué par les lois prises contre les Juifs.

En décembre 1944, Claudel se rattrape avec un poème à la gloire de De Gaulle. Je n'ai pas envie de me mettre en colère contre cet opportunisme, ou d'en ricaner. Je n'ai pas besoin d'admirer l'auteur de *Partage de midi* pour retrouver M. S. Pourtant l'homme ne fait qu'un avec sa pièce. Son théâtre le sauve-t-il ? Ces questions me donnent le tournis. Je

retourne à la fin du dernier acte du *Partage*.

Mesa parle. Je me rends compte que la copiste ne respecte pas les césures du texte originel, ni même la ponctuation. Quand chaque vers de l'édition officielle commence par une majuscule, M. S., contrainte par la largeur de la page, ne respecte pas les retours à la ligne de l'original, ni la ponctuation. J'opte pour une transcription fidèle.

*Adieu, je t'ai vue pour la dernière fois !
Par quelles routes longues, pénibles
Distants, encore que ne cessant de peser
l'un sur l'autre, allons-nous mener nos âmes
en travail ?
souviens-toi, souviens-toi du signe !
Et le mien, ce n'est pas de vains cheveux
dans la tempête et le petit mouchoir un
moment.
Mais tous voiles dissipés, moi-même la forte
flamme fulminante, le grand mâle dans
la gloire de Dieu.
L'homme dans la splendeur de l'Août !
L'esprit vainqueur dans la transfiguration
de Midi.*

En lecture silencieuse, la tirade ne passe pas. La liberté des vers n'aide pas. Il faudrait entendre Mesa hurler « le grand mâle dans la gloire de Dieu ». J'essaie de déclamer à voix haute. Ridicule. La phrase est grotesque. Si ça se trouve, ce monologue se murmure.

J'ai envie de théâtre tout à coup.

Hamama et moi y sommes beaucoup allés dans les années quatre-vingt, nous prenions des abonnements dans plusieurs salles. Nous aimions l'ambiance de la cafétéria du Théâtre des Amandiers où nous arrivions en avance pour profiter du va-et-vient et du brouhaha grandissant. Nous savourions le bruit des conversations qui s'atténue jusqu'au silence, à l'instant où se lève le rideau au Théâtre de l'Odéon.

Parmi tant et tant de représentations, je ne sais pourquoi me remonte

comme un flash aveuglant une scène du *Retour au désert* de Bernard-Marie Koltès, montée par Chéreau au Théâtre du Rond-Point. La pièce se déroule dans l'est de la France, avec la guerre d'Algérie en arrière-plan. J'ai tout oublié de l'histoire. Je ne me souviens que du noir presque total et de phares d'une voiture éclairant d'une lumière crue une dispute entre un frère et une sœur, placés dos à un mur d'enceinte. J'ai senti Hamama se raidir sur le siège d'à côté. Elle m'explique à la sortie y avoir vu l'écho de scènes de son enfance dans la montagne kabyle pendant la guerre : des courses de godillots au cœur de la nuit, les hurlements des chiens, le bruit sinistre d'une rafale de mitraillette, l'égorgement d'un parent ou d'un voisin que l'on retrouve noyé dans son sang au petit matin. Jacqueline Maillan jouait la sœur, Michel Piccoli, le frère. Adolescente en banlieue parisienne, Hamama partageait avec sa mère des rires en cascade devant les retransmissions d'*Au théâtre ce soir* à la télévision. Memess, comme l'appelait sa fille, ne parlait pas français mais elle connaissait par cœur les ressorts du théâtre de boulevard et savait décrypter les expressions des visages. Ce soir-là, dans ce drame familial et politique, Maillan n'a pas fait rire. Hamama, qui la découvrait sur les planches, ne lui en a pas voulu. Sa présence l'avait détournée de la violence.

Nous avons loupé les Claudel à ce moment-là. En 1975, Vitez monte *Partage de midi* à la Comédie-Française avec Patrice Kerbrat, Michel Aumont, Jérôme Deschamps et Ludmila Mikaël. Aucune chance que j'aie vu cette version. À dix-neuf ans, je préfère les salles obscures, celles d'art et d'essai, celle de la cinémathèque de Chaillot et celles des studios Action. En 1990, Brigitte Jacques en propose une nouvelle lecture au Théâtre de l'Atelier. Des photos trouvées sur Internet et un extrait filmé me propulsent dans une atmosphère début de siècle. Le quatuor se croise et se recroise sur le pont du bateau. La mise en scène est cinématographique. C'est celle-là que j'aurais aimé voir si je ne m'étais pas fait du théâtre de Claudel une image boursouflée.

La lecture de la pièce est une révélation. Le texte possède un pouvoir magnétique. Ses vers irréguliers, sa prose poétique, son refus de la rime me

donnent autant le mal de mer que si j'étais à bord de *L'Ernest-Simons*. Je bute sur quelques phrases. Certaines répliques sont hermétiques. Mais leur musique porte. Je finis par croire que le mystère du carnet réside dans la pièce elle-même.

J'en suis là quand j'apprends que la reprise de *Partage de midi* figure au programme de la saison 2019-2020 de la Comédie-Française. Je n'en crois pas mes yeux. Cette pièce qui se dérobe devant moi, ce texte qui s'écoute déclamé et que je n'ai jamais entendu, ces personnages qui ont tant de mal à exister sur le papier, je vais, au moment où j'en ai le plus besoin, les voir en chair se déplacer sur le pont d'un bateau, dans un cimetière de Hong Kong ou une maison coloniale du sud de la Chine, les entendre respirer, les regarder s'affronter. Jamais l'annonce d'un spectacle ne m'a rendu aussi heureux. J'y vois un signe. Un de plus.

Il reste onze mois à attendre. Le temps de finir mon enquête. La représentation mettra un point d'orgue à mon travail. Comble du bonheur : la salle Richelieu est en travaux, les représentations auront lieu au Théâtre Marigny, celui-là même où, en 1948, Barrault a créé la pièce. Marina Hands, la fille de Ludmila Mikaël, est Ysé. Le rôle que tenait sa mère en 1975. Je me précipite sur le site de la Comédie-Française. Je réserve des places. Tout s'agence à la perfection.

La joie sera de courte durée. Un pangolin, une chauve-souris ou une erreur de manipulation dans un laboratoire à Wuhan, le débat n'est pas tranché, font la peau à mon rêve. En quelques semaines, le monde assiste, impuissant, à la diffusion de ce Covid-19 qu'on a cru un temps réservé à la Chine. La France, sidérée, s'enferme à double tour pour échapper à la vague. Les villes sont mises à l'arrêt, l'économie se barricade, l'école est sacrifiée et la culture, bannie. Les théâtres ferment, les représentations de *Partage de midi* sont annulées *sine die*.

Je vérifie : Wuhan est à neuf cents kilomètres de l'actuelle Fuzhou, la ville où Claudel aurait frayed avec Rosalie. Une paille à l'échelle de la Chine.

Cette annulation bouleverse mes plans. La représentation était l'acmé de mon enquête. Mais cela ne change rien à ma mission. Tant pis pour la pièce.

Seul importe le carnet. Je dois retrouver M. S. et la sauver de l'oubli.

OceanofPDF.com

7.

Quand, sur la dernière page du carnet, j'ai lu pour la première fois le nom d'Isle, j'ai pensé à L'Isle-sur-la-Sorgue, dans le Vaucluse. Isle tout court est en réalité une commune distante de cinq kilomètres de Limoges. Ce 20 août 1942, Isle, Limoges et la Haute-Vienne sont en zone libre. La plus grande partie de la Vienne et de la Charente ainsi qu'une portion de la Dordogne, les trois départements limitrophes, sont occupées par les Allemands.

Isle est à cinquante kilomètres à peine de la ligne de démarcation. Que fait-on à Isle en août 1942 ? Que fuit-on ? Je ne sais de quel côté chercher, vers la littérature ou vers l'histoire. Trop de pensées cognent aux parois. La copiste de Claudel est-elle par hasard ce jour-là de l'autre côté de la ligne ? Sa présence en Haute-Vienne fait-elle partie de l'histoire du carnet ?

Je ne peux éliminer l'hypothèse qu'elle soit une Isloise de longue date. Si la copiste n'a pas bougé, l'objet peut avoir voyagé. Depuis leur impression en 1906, quelques-uns des cent cinquante exemplaires sont passés de main en main, ils ont été prêtés, donnés, perdus, dérobés... Son détenteur l'a peut-être acheté chez un bouquiniste. Comment s'est-il retrouvé à Isle ?

Plus vraisemblable : la copiste s'est réfugiée à Isle. Au moment de l'exode de mai 1940, première hypothèse. Détenait-elle le fameux exemplaire qu'elle a glissé dans sa valise avant de quitter Paris ? Elle peut avoir croisé

son propriétaire au hasard de la fuite vers le sud. Dans quelles circonstances en sont-ils venus à parler de théâtre, de Claudel et de *Partage de midi* ? À l'arrière d'un camion, secoués par les cahots de la route, sous le vacarme des avions allemands, ou au calme, dans une grange où ils auraient trouvé refuge pour se reposer ? Je vois un homme plus âgé qu'elle, allongé sur la paille, soufflant à M. S. :

– Je m'arrête ici, je suis épuisé, je n'irai pas plus loin pour l'instant. Ne m'attendez pas. Continuez. On se retrouvera à Bordeaux. Faites bon usage de la pièce. Vous me la rendrez plus tard.

Je me fais mon cinéma. Plan large sur la ferme. Plan rapproché sur la grange, puis resserré sur les corps. Gros plan sur l'exemplaire de *Partage de midi*. Une main de femme glisse sur la couverture. On entend juste sa voix :

– Je ne sais même pas ton nom. Comment t'appelles-tu ?

Variante : la copiste a passé la ligne de démarcation en 1942 avec, dans ses bagages, l'exemplaire emprunté à Paris. L'histoire ne dit pas à qui. Le film change d'atmosphère. On ne passe pas en zone libre pour des vacances. Il faut un *ausweis* délivré au compte-gouttes par les Allemands, pour une naissance, un enterrement, une maladie grave d'un proche ; avec un bon dossier ou une introduction auprès des autorités allemandes, le franchissement est envisageable. Sinon, il reste le passage clandestin, guidé par des passeurs.

À moins que ce ne soit l'exemplaire qui se trouve à Limoges. Il n'est pas dans ses bagages mais M. S. a croisé son chemin.

Je dois revenir à l'histoire. Passé la débâcle, le Limousin devient une terre de refuge. La Haute-Vienne et la Creuse voisine accueillent un grand nombre de Juifs qui fuient Paris. Selon le site de l'association Anonymes, Justes et Persécutés durant la période nazie (AJPN), six cent soixante-neuf familles sont cachées à Limoges et dans le département, souvent à la campagne. La plupart arrivent de Paris mais elles sont originaires d'Allemagne, de Pologne ou d'Autriche. Leurs noms sont aujourd'hui répertoriés, ainsi que les villages où elles se sont réfugiées. M. S. appartient-elle à l'une de ces familles ?

Au même moment, je vais interviewer l'architecte Roland Castro pour la revue *Urbanisme*. Il raconte son enfance de petit Juif réfugié avec sa famille à Saint-Léonard-de-Noblat où était planqué aussi le petit Serge Ginzburg. Ni l'un ni l'autre de leurs noms de famille n'apparaissent sur le site de l'AJPN. J'en déduis que la liste n'est pas exhaustive.

Saint-Léonard-de-Noblat est à vingt-cinq kilomètres d'Isle.

La Haute-Vienne compte aussi cent Justes parmi les nations sur la liste du Comité français pour Yad Vashem – ces gens qui ont sauvé la vie à des Juifs. L'un d'eux avait-il en sa possession un exemplaire de *Partage de midi* qu'il a prêté à M. S. ? Il n'y a pas eu de Juste à Isle, et, selon la même source, la petite ville n'a pas abrité de famille juive. Mais il suffit de traverser la Vienne. À Condat-sur-Vienne, entre 1939 et 1945, au moins cent vingt-trois familles juives se sont réfugiées, toujours selon le site de l'AJPN. Parmi elles, les Saktreger, les Samet, les Sandler, les Sandmann, les Saul, les Schlaff, les Schnapp, les Schoenbrunn, les Schwartz, les Seckels, les Seltzer, les Simon, les Skalka, les Slomovitz.

Condat-sur-Vienne est à deux kilomètres d'Isle.

Le 26 août 1942, six jours à peine après la fin de la copie de *Partage de midi*, quarante jours après celle du Vel' d'Hiv', une grande rafle est organisée dans les villes de la zone libre par le gouvernement de Vichy. Selon l'AJPN, quatre cent quarante-six Juifs dont soixante-huit enfants sont arrêtés dans le Limousin, puis rassemblés au camp de Nexon avant d'être acheminés à Drancy le 29 août 1942 et déportés à Auschwitz par les convois n^{os} 26 et 27.

Nexon est à dix-huit kilomètres d'Isle.

Ce jour de la rafle, les Schoenberg sont arrêtés à Bellac et les Schwartzenberg à Limoges. Rien ne laisse supposer que M. S. soit juive, encore moins qu'elle ait été prise dans la rafle. Mais rien ne l'exclut. Si M. S. est une Juive réfugiée, il est peu probable qu'elle ait un lien avec Claudel ou l'un de ses proches. Entre le monde des Juifs arrivés d'Europe centrale et celui du Paris littéraire et politique, il y a un gouffre. Il est moins béant pour les familles venues d'Alsace et de Lorraine, françaises de longue date, dont

certaines se sont elles aussi réfugiées dans le Limousin.

Je sais seulement que M. S. a passé l'été 42 à copier *Partage de midi* au milieu d'invisibles planqués dans des fermes. Elle a partagé son mois d'août avec Claudel dans l'épicentre d'une catastrophe.

Où se trouve-t-elle, le 11 novembre, trois mois après la fin de sa copie, le jour où l'armée allemande franchit la ligne de démarcation et envahit Limoges et les villes alentour ? Est-elle à Isle ? A-t-elle déguerpi ? Est-elle rentrée à Paris ? Reste-t-elle planquée jusqu'à la Libération ? A-t-elle été déportée ?

Je regarde le carnet. Le voilà à présent enveloppé d'un voile sombre.

*

Ma famille n'a aucune attache en Haute-Vienne. Il y a peu de chances qu'un de ses membres ou un proche y ait séjourné en août 1942. On ne quitte pas la frontière espagnole et ses chemins de fuite à travers les Pyrénées pour venir se frotter à l'armée allemande. Du côté de ma mère, dix-neuf ans cette année-là, une famille commerçante, catholique et conservatrice de Perpignan, pas très éloignée des idées d'un Claudel. Quant à mon grand-père paternel, il vient d'être viré de la préfecture des Pyrénées-Orientales. Mis à la retraite d'office à cinquante ans pour des raisons politiques – l'accueil des républicains espagnols, sans doute.

Je ne sais dans quelle direction chercher. Quand un flic n'a pas d'indice, il écume les bars fréquentés par la victime, il sonne aux portes, dérange les amis, bouscule les voisins, perturbe les collègues. Il mène une enquête de voisinage. Les livres de la bibliothèque, qui fréquentent le carnet depuis longtemps, ont peut-être quelque chose à m'apprendre.

Tous ont été édités entre 1933 et 1946. Le premier est un titre inconnu, *Le Côté de Chelsea*, d'André Maurois, l'auteur de *Climats* et des *Silences du colonel Bramble*, dont m'a parlé un jour mon père, en bien si mon souvenir est exact. Je n'ai jamais rien lu de Maurois – adolescent, je le confondais avec Mauriac. J'apprends que Maurois est né Émile Salomon Wilhelm Herzog et qu'il est devenu membre de l'Académie française en 1938 avec le

soutien de Pétain.

Suivent *L'impromptu de Paris* de Giraudoux (1937), un tome du *Journal* de Gide 1936-1942 (1946), *Antigone* d'Anouilh (1946) et un lot d'éditions originales de Montherlant chez Grasset : *La Relève du matin* (1933), *Le Démon du bien* (1937), *Les Olympiques* (1938), *Le Solstice de juin*, *Les Jeunes Filles*, *Les Lépreuses*, *Les Célibataires*, *Les Bestiaires*, tous publiés en 1941, ainsi que *Pitié pour les femmes*. Sur la page de garde, le nom de la propriétaire, Guite, écrit au crayon. Mon père a dû piquer son exemplaire à sa sœur. J'en déduis que les ouvrages de la bibliothèque n'ont pas tous la même source. Sort en dernier *Le Maître de Santiago* (1947).

Trois libelles pacifistes de Giono, édités par Grasset, m'intriguent : *Vivre libre* et *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix* (1938), suivis, un an plus tard, de *Précisions*. Giono n'avait sans doute pas été assez clair dans les deux premiers. Les livres n'ont pas été coupés. En revanche, l'exemplaire du *Soulier de satin* de Claudel, dans l'édition Gallimard de 1943, établie avec Jean-Louis Barrault, a bien servi.

Trônent en bonne place des volumes (Racine, La Fontaine, Voltaire, Flaubert) extraits des œuvres complètes rééditées par Les Belles Lettres. Parmi eux figure un tome de *Gargantua*, daté de 1938. En l'attrapant, je sens sous mes doigts une épaisseur suspecte. Entre deux pages se dissimule un fascicule intitulé *Détermination des jours féconds et des jours stériles de la femme*. La brochure date de 1939 : je doute qu'elle provienne de ma mère, elle a seize ans cette année-là. À la différence des autres livres de la collection, les pages de ce *Gargantua* ont été découpées. Elles sont néanmoins dans un état impeccable, comme si elles n'avaient été détachées par la propriétaire que pour cacher la planification de ses relations amoureuses.

Cette femme qui cache son *vade-mecum* contraceptif dans un Rabelais peut-elle être la copiste ? Ce *Gargantua* proviendrait alors de sa bibliothèque. Tous les livres ne seraient donc pas issus du rayon neuf d'une librairie. Comment dans ces conditions sont-ils alors arrivés jusqu'au grand-oncle ? Il était libraire, pas bouquiniste. Je suis perdu.

Et puis, entre *L'Anthologie de la poésie française* de Marcel Arland et *L'Homme pressé* de Paul Morand, tous deux édités en 1941, se trouvait, écrasé par ses imposants voisins, le carnet.

Ce fonds est daté et monochrome. La plupart des livres ont paru sous l'Occupation. Mais il n'y a pas d'Aragon, ni de Char, de Vercors, de Claude Roy, de Kessel, pas d'Éluard, de Gary, de Vailland. Aucun ouvrage se revendiquant de près ou de loin d'un esprit de résistance si ce n'est un opuscule de Bernanos, *Écrits de combat*, édité à Beyrouth en 1944. Les Éditions de Minuit sont absentes. Aucun témoignage de l'expérience concentrationnaire. Ni Primo Lévi ni Robert Antelme.

Pas un de ces livres n'est attaquable. Aucun torchon antisémite ne figure parmi eux. Mais, tout de même, Morand, collaborateur en gants blancs, est compromis jusqu'au cou : à la Libération, il s'est exilé dix ans en Suisse. On lui a reproché ses amitiés sous Vichy, ses prises de position, le soutien de l'occupant à la publication de ses ouvrages. Montherlant a été mis en cause par un manifeste des écrivains de gauche. Il a fini par bénéficier d'un non-lieu malgré de nombreuses saisines : le 2^e bureau, la Commission d'épuration de la Société des gens de lettres, le Tribunal d'épuration, la Haute Cour.

Giraudoux, lui, s'est vite opposé à Pétain. Il s'est revendiqué de la Résistance. Sa participation fait l'objet d'un débat ; c'est moins honteux même s'il a pu exagérer son rôle. En revanche, des traces d'antisémitisme et de racisme sont lisibles dans *Pleins pouvoirs*, édité en 1939. L'ouvrage ne figure pas dans la bibliothèque. Je sursaute en apprenant que Giraudoux est né à Bellac, Haute-Vienne, 4, rue Jean-Jaurès. Entre 1941 et 1942, il a même écrit *L'Apollon de Bellac*, une pièce commandée par Jovet qui l'a créée le 16 juin 1942 au Théâtre municipal de Rio-de-Janeiro.

Bellac est à quarante kilomètres d'Isle.

Quelques jours plus tard, au téléphone, ma tante reprend le fil de son récit. L'oncle libraire et sa femme fréquentaient un peu le milieu littéraire parisien après-guerre. Ils en faisaient profiter la famille.

– Figure-toi que je les ai accompagnés à une dédicace de Claudel, au

couvent de la rue d'Ulm. J'ai oublié le titre de la pièce. Claudel était très âgé et Jacques avait l'humour vache. Nous attendions notre tour quand il s'est penché vers moi et m'a glissé en catalan : *Es crocat aquest home*.

On peut traduire par « Cet homme est bouffé par les vers ». Ou comment réduire la statue du Grand Écrivain à la forme d'un meuble infesté par les termites.

Au début des années cinquante, toujours par l'intermédiaire de Jacques, mes parents font la connaissance d'André Fraigneau, auteur connu à l'époque. Ils l'auraient même invité à dîner, avec l'oncle et son épouse. Où la rencontre a-t-elle eu lieu ? Chez mes parents ? J'interroge ma sœur aînée. Elle se souvient de l'appartement de la rue de Laborde où ils vivaient, près de l'église Saint-Augustin. Il était minuscule, avec les pièces en enfilade. C'était impensable d'y recevoir. Jacques et son épouse ont dû organiser le repas chez eux, à deux pas de l'avenue Kléber.

– J'étais là, moi aussi, ajoute Guite. Je suis arrivée de Perpignan par le train de nuit avec une cocotte d'artichauts farcis préparés par ma grand-mère.

Mon père a invité sa sœur à condition qu'elle apporte son écot.

– Oh, il était charmant, ce Fraigneau. Il m'a surnommée « Ciboulette » sur-le-champ, en clin d'œil à l'opérette.

Elle garde un autre souvenir du personnage. Fraigneau avait repoussé les avances de Marguerite Yourcenar dont il était l'éditeur. Yourcenar qui avait déjà écrit *Alexis*, édité au Sans Pareil en 1929, et *Le Coup de grâce*, en 1939. *Mémoires d'Hadrien* date de 1951. Ma tante a oublié la date du dîner. Elle se rappelle que Fraigneau était homosexuel et que Yourcenar ne l'était pas encore.

Dans la soirée, sur Wikipédia, j'en apprend de moins belles sur Fraigneau. Il faisait partie du groupe d'écrivains français qui, en octobre 1941, s'est rendu en Allemagne à l'invitation de Goebbels. Ce n'était pas le plus connu. À ses côtés, il y avait Jacques Chardonne, Marcel Jouhandeau, Pierre Drieu la Rochelle, Robert Brasillach, Ramon Fernandez, Abel Bonnard et quelques autres. Fraigneau est souvent l'oublié de la liste. Tous

mus par un antisémitisme viscéral et par un désir de collaborer avec l'Allemagne nazie. Ce voyage est une charge de plus dans des dossiers bien lourds. À la Libération, Chardonne fait un séjour en prison, Drieu se suicide, Brasillach est fusillé, Fernandez meurt dans son lit d'une crise cardiaque, Bonnard est condamné à mort par contumace mais parvient à s'enfuir à Madrid. Le sort de Fraigneau est plus clément. En 1944, il est simplement mis à l'index par le Comité national des écrivains, organe de la Résistance. Cela ne l'empêche pas de continuer son œuvre et d'être considéré par les Hussards, de jeunes écrivains de droite réunis autour de Roger Nimier, comme leur maître. Fraigneau livre des articles à la revue d'extrême droite *Défense de l'Occident*, créée par Maurice Bardèche.

Même s'il ne connaissait pas le détail de ses activités, mon père ne pouvait ignorer qui il était. Certes, au début des années cinquante, la page de l'Occupation a vite été tournée et la Shoah n'est pas encore reconnue. On parle de déportation, pas de l'extermination des Juifs. Fraigneau était producteur à la Radiodiffusion française. Mais il était très à droite. Était-il infréquentable ? Qui a eu l'idée du dîner ? L'oncle Jacques ? Mon père ? Je le devine curieux d'approcher un personnage sulfureux mais brillant. A-t-il été fasciné par la culture de cet helléniste ? A-t-il souri de ses traits d'esprit ? Comment a-t-il pu le supporter tout un dîner ? Tout l'opposait à ce fasciste : mon père était de gauche, il honnissait le régime de Vichy, les chantiers de jeunesse, la collaboration et la Milice, il s'est planqué pour ne pas partir en Allemagne, il a participé à la libération de Perpignan. Mais il aimait les querelles d'érudits, surtout s'il connaissait un peu le sujet, et si la science de son contradicteur le flattait, fut-il du bord opposé. Il adorait se disputer avec son grand ami Pierre, qui fut Action française avant-guerre. En revanche, il détestait être amené sur un terrain qui n'était pas le sien. Peut-on s'engueuler avec un dandy littéraire convié à partager une joyeuse tablée ? Et ma mère, que savait-elle, que pensait-elle ? A-t-elle ri aux bons mots de ce Fraigneau, qui s'était senti proche des nazis quand ceux-là étaient forts ? A-t-elle été embarrassée ? Honteuse ? Mes parents se sont-ils engueulés en sortant du dîner ?

Je ne connaissais pas cette histoire. Un jour, pourtant, mon père m'a parlé de Fraigneau. Je revois la scène sans comprendre pourquoi elle m'a marqué. Ce nom n'évoquait rien pour moi. Il me l'a présenté comme un écrivain talentueux en esquissant une moue dubitative, ou un sourire gêné. Je suis sûr d'avoir lu son nom sur des couvertures de livres, à la maison, quand j'étais adolescent. Je fouille dans toutes les étagères, dans la maison du Sud comme à Paris où je garde une partie de sa bibliothèque. Impossible de retrouver un seul ouvrage de lui. Ils ont disparu. Je n'ai pas rêvé pourtant. Accessoirement, je tombe sur un *Corneille* de Brasillach, datant de 1938 – pas son ouvrage le plus compromettant.

Je veux croire que l'apparition de Fraigneau dans cette histoire est sans rapport avec le carnet.

- Tous ces livres viennent de Jacques, j'en suis sûre, tranche Guite.
- Mon père avait trouvé le filon pour garnir sa bibliothèque à l'œil.

Un jour, l'oncle Jacques l'a peut-être fait venir à la librairie et lui a montré quelques cartons dans un coin.

- Tu veux me faire plaisir ?
- Oui, bien sûr.
- Prends-les. Ils sont à toi. Ça me débarrassera.
- Qu'est-ce qu'il y a dedans ?
- Des livres, pardi.
- Je m'en doute. Mais lesquels ?
- Je n'ai plus le détail en tête mais tu as de quoi remplir ta bibliothèque de bons auteurs. Du roman et du théâtre. Tu apprécieras.
- Tu es sûr que tu ne veux pas les garder ?
- Je ne sais plus où les mettre. Ceux-là, je les ai récupérés dans la bibliothèque d'un client après son décès. Ils sont neufs. Ses enfants m'ont proposé de les reprendre. Je n'en voulais pas. Mais ils ne se voyaient pas les étaler aux puces de Saint-Ouen.

Il a peut-être ajouté :

- Tu verras, il y a un carnet écrit à la main. Il faut que je te raconte.
- Ou bien :

– Je n’ai pas eu le temps de faire le tri. J’ai tout mis en carton. Garde ce qui t’intéresse.

Ou, plus simplement :

– Je l’ai récupéré après-guerre. Je ne sais plus comment.

Ces dialogues sont-ils invraisemblables ? Mon père avait la manie de tout conserver mais il savait taire ce qui le dérangeait.

Une odeur suspecte émane de la bibliothèque.

OceanofPDF.com

8.

Je finis par contacter la Société Paul Claudel. J'ai besoin d'accéder à la liste des bénéficiaires des cent cinquante exemplaires. Une dame me répond. Je comprends vite qu'elle est l'une des petites-filles de Paul Claudel. Très gentiment, elle me met en relation avec un universitaire qui m'envoie une copie des premières pages de leur bulletin n° 24, daté d'octobre-novembre-décembre 1966. Il comporte un long article consacré à la parution de l'édition de 1906. L'article, signé François Chapon, est très documenté.

L'édition secrète a paru en septembre 1906. « Le format in-8° raisin avait été adopté. La couverture était orange avec un titre bleu foncé – après un essai dont nous avons vu l'unique spécimen sur papier vert olive à titre brun – et le texte imprimé sur du papier de Hollande. La Bibliothèque de l'Occident utilisait des caractères Grasset, signes typographiques nouveaux que l'imprimeur était souvent obligé de faire fondre spécialement pour les tirages. »

Cette profusion de détails me ravit. Je visualise l'original en couleurs. Mais ce n'est rien à côté de la liste des destinataires que contient ce bulletin.

En mars 1906, Claudel vient de se marier avec Reine Sainte-Marie Perrin. Il part avec elle en Chine. À bord du paquebot *Le Polynésien* qui dessert l'Australie au départ de Marseille, il écrit à Albert Chapon, le secrétaire de la

rédaction de *L'Occident*, pour lui transmettre la liste des personnes à qui adresser un ou plusieurs exemplaires. Il lui demande d'en envoyer une dizaine à la légation de France à Pékin. Suivent quatre-vingt-trois noms, certains avec leur adresse, d'autres non, puis une deuxième liste, sans doute dictée par Claudel et rédigée de la main d'Albert Chapon.

On y croise des célébrités proches de Claudel en qui il a confiance : André Gide, Maurice Barrès, Octave Mirbeau, Léon Blum, Paul Fort, Francis Jammes, Claude Debussy, Léon Daudet, Valéry Larbaud. Parmi les premiers destinataires, seulement deux femmes : Camille, sa sœur, et Marguerite Moreno, l'actrice.

Le traître, celui qui n'a pas respecté la consigne du secret et a diffusé son exemplaire, figure-t-il sur la liste ?

Deux noms commençant par S y figurent : l'écrivain André Suarès et Schlumberger – vraisemblablement Jean Schlumberger, l'un des fondateurs de la NRF. Je cherche leur descendance. André Suarès en semble dépourvu. Jean Schlumberger a eu une fille prénommée Monique. Elle est née au tournant du xx^e siècle. Elle aurait donc une quarantaine d'années en 1942. Qu'a-t-elle fait de sa vie ? Où est-elle en août 1942 ? A-t-elle un lien avec la Haute-Vienne ? On trouve peu de choses sur Monique Schlumberger. Théo Van Rysselberghe a peint son portrait en 1918 et Maria Van Rysselberghe l'a photographiée en 1928. Monique, jeune fille, est assise sur une couverture posée à même le sol en plein air, un violon à la main. C'est tout.

Je fais fausse route. Ce n'est pas dans l'entourage des destinataires qu'il faut chercher la copiste. Je me demande quel sort a réservé Claudel aux exemplaires envoyés en Chine.

*

Si M. S. est une anonyme tombée par hasard sur l'exemplaire, je n'ai aucune chance de la retrouver. Parier qu'elle appartient au milieu littéraire et artistique, qu'elle fait partie des *happy few*, est à peine plus encourageant. Pour la retrouver à partir de la liste, il faudrait dessiner l'arborescence des destinataires de l'édition hors commerce et de leurs relations pour retracer

le parcours des cent cinquante livres offerts. Cela revient à reconstituer leur histoire sur trente-six années. Une tâche titanesque, terriblement ennuyeuse, et vouée à l'échec. Certains ont suivi des parcours logiques – la transmission familiale en est un. Mais quantité d'incidents peuvent les avoir sortis des circuits balisés. Que vaut en 1942 une promesse de secret formulée en 1906 ? Combien de brouilles parmi les bénéficiaires, de séparations, de divorces, de déménagements, de cambriolages, de décès, d'héritages, d'objets égarés, de bibliothèques dispersées. Combien d'exemplaires dans la nature ?

En 2022, on en trouve même un vendu par un site spécialisé, portant la dédicace, en partie effacée, de Claudel à sa fille Marie. Prix de vente : six cent dix euros.

Trop de portes s'offrent à moi. Au départ de son enquête, Messenger, le comptable parti sur la trace de Mademoiselle Solitude, n'a pour piste que la logeuse de l'inconnue et ses bagages abandonnés. J'ai à ma disposition le monde abyssal de l'internet et des liens hypertextes, des biographies en ligne, je peux accéder à des archives et à des bases de données, essayer des associations de noms et de prénoms, examiner les index de noms propres. La liste des sources possibles est impressionnante. Mais je n'ai pas de témoin. Je n'ai que des initiales, une date et un lieu. Même pas un mobile à me mettre sous la dent – je veux dire une explication, une intention, une bonne raison de copier cette pièce.

La signature par les initiales me chiffonne, comme si la copiste se cachait. Pour échapper à la colère de l'auteur ? En 1942, Claudel a d'autres chats à fouetter. Désire-t-elle entretenir une part de mystère ? L'idée me plaît davantage.

Si elle a déposé des pétales dans le carnet pour l'offrir, pourquoi utiliser ses deux initiales ? À moins qu'elle ne soit une artiste habituée à cette signature. Sinon elle aurait écrit : « Achevé de copier le 21 juillet 1942, Isle. Avec mon amour (ou mon amitié). M. »

Elle n'a peut-être copié *Partage de midi* que pour tuer le temps et en garder un exemplaire. Elle l'aurait signé pour s'approprier le résultat, et glissé des

pétales de roses entre les avant-dernières pages pour se souvenir de ce jardin qu'elle voyait de sa fenêtre, au plus chaud de l'été 42.

J'en viens à imaginer qu'elle voulait mettre à l'épreuve celui qui, un jour, récupérerait le fruit de son travail. Il ne connaîtrait pas son identité sans effort. Elle a signé le carnet avec cette idée en tête, et un message caché à la clé : « Trouve-moi si tu peux ! »

Ce quelqu'un, aujourd'hui, c'est moi.

Je prends une grande feuille de papier que je colle au mur. Au milieu, j'écris les deux initiales : M. S. Je les entoure au crayon. Je positionne en cercle des post-it avec les noms des copistes potentiels, que j'éloigne du centre en fonction des résultats.

Le premier nom que je colle est celui de Monique Schlumberger. Je le positionne en marge.

En haut à droite, j'ajoute : « Mademoiselle Solitude ? »

9.

J'opte pour une méthode artisanale, à l'ancienne : traquer toutes les M. S. qui ont un rapport avec Claudel et avec le théâtre, et voir ce qui remonte dans le filet. Je n'en vois pas d'autre. Au moins cette pêche aveugle me permet-elle d'ajouter d'autres noms sur le mur. Elle me met en action.

Je cherche une femme et je tombe sur un homme : Marcel Schwob.

Ce nom me dit vaguement quelque chose, je serais bien en peine de dire quoi. Schwob est né en 1867, un an avant Claudel. Ils se sont liés au lycée Louis-le-Grand avec un troisième khâgneux, Romain Rolland. Schwob fut conteur, poète, traducteur, passionné de linguistique, élève de Saussure. Il fut l'ami de Valéry, de Gide, de Jules Renard et de Colette, et s'était donné Robert-Louis Stevenson pour modèle. On dit qu'il aurait influencé le Gide des *Nourritures terrestres* et que l'un de ses romans annoncerait le Faulkner de *Tandis que j'agonise*. Borges lui aurait avoué sa dette. Rien que ça. Il est bien oublié, pourtant.

Avec d'autres jeunes écrivains, Claudel et Schwob fréquentaient l'appartement de Mallarmé, rue de Rome, où chaque mardi se réunissait, autour du maître, le petit cercle de ses admirateurs.

Tout le monde connaît tout le monde, on se fréquente, on se tutoie, on échange ses travaux. Quand Claudel publie en 1892 son premier drame,

Tête d'or, Gide le fait lire à Schwob qui s'enthousiasme. Sur la cheminée de Schwob trône le buste de Claudel en jeune Romain réalisé par sa sœur Camille.

L'ordinaire d'une bande de jeunes artistes talentueux.

Si Schwob est M. S., il contredirait mon hypothèse d'un stylo tenu par une femme. Je suis presque soulagé d'apprendre qu'il a été emporté par la grippe en 1905, à trente-sept ans, un an avant la publication de l'édition confidentielle de *Partage de midi*.

M. S. est une femme, je ne veux pas en démordre.

J'apprends aussi que Marcel Schwob fut le mari de Marguerite Moreno. Je retourne vers la liste des heureux bénéficiaires d'un exemplaire en 1906. Elle figure à la place 51. Marguerite Moreno fut une grande actrice de théâtre et de cinéma. Son nom m'est davantage connu que celui de son mari, mais je suis incapable de mettre un visage et de citer un seul de ses films. Je découvre qu'elle fut premier prix du Conservatoire et comédienne au Français de 1890 à 1903. Sa filmographie est impressionnante. Elle avait, dit-on, la voix rauque, la diction parfaite et le nez égyptien. Elle fut l'amie de Verlaine, de Jules Renard, de Stéphane Mallarmé, et de Colette qui lui conseilla de s'éloigner de la tragédie pour aller vers l'humour.

Une fois mariée, s'est-elle appelée Marguerite Schwob en dehors de la scène ? Possible. Avait-elle gardé ce patronyme en 1942 ? Probablement pas. Elle se remaria trois ans après le décès de Marcel.

Je n' imagine pas une dame de soixante et onze ans copier un texte dont elle a eu la primeur. Pour ne rien arranger, Marguerite Moreno avait une maison dans le Lot, pas en Haute-Vienne.

Mon seul plaisir est d'apprendre que cette M. S. de mon invention a inspiré le personnage de *La Folle de Chaillot*, une pièce de Giraudoux, l'homme de Bellac.

*

Je la devine à l'abri derrière ses initiales, comme cachée sous un loup. L'inconnue, Misia Sert ? Impensable. Pourtant, cette grande mondaine a été

proche de Claudel, elle a fréquenté les Berthelot, elle a été l'amie intime des plus grands artistes de son temps : musiciens, peintres, écrivains, chorégraphes, créatrices de mode. Elle s'est moins passionnée de théâtre ou de littérature mais elle a inspiré des personnages de fiction. Sa vie est tellement invraisemblable.

Elle naît Marie Sophie Olga Zénaïde Godebska à Saint-Petersbourg en 1872, d'un père franco-polonais et d'une mère belge qui meurt en accouchant. Son père se remarie vite. En 1893, elle devient Misia Natanson après son mariage avec Thadée, l'un des neveux de sa belle-mère. À trente-trois ans, elle épouse en deuxième noce Alfred Edwards dont elle divorce quatre ans plus tard. Enfin à quarante-huit ans, elle prend le nom de Sert en se mariant avec José Maria Sert, le peintre catalan profranquiste, grand ami de Claudel, dont elle partage déjà la vie. L'auteur des fresques de la cathédrale de Vic, en Catalogne.

Elle est plus connue sous son diminutif, Misia. Elle ferait une splendide et improbable M. S.

Enfant, elle a croisé le vieux Frantz Liszt et appris le piano avec Gabriel Fauré. Sa vie n'est qu'une suite de rencontres avec des célébrités. Avec Thadée, ils créent la *Revue Blanche* et côtoient Octave Mirbeau, Jules Renard, Tristan Bernard, André Gide, Alfred Jarry, Apollinaire et Paul Valéry. Elle est proche des peintres nabis. Une centaine de portraits d'elle ont été peints par Vuillard, Bonnard, Renoir, Toulouse-Lautrec, Felix Vallotton, Jean Cocteau, Pierre Laprade ou Christian Bérard. Stéphane Mallarmé est un ami du couple. Maurice Ravel lui dédie sa *Valse*.

Aux côtés de son second mari, homme de presse, flambeur, grossier, infidèle, elle se grise et se perd. On la disait « flamboyante » et « mondaine » ; on ajoute « folle », « géniale », « fantasque », « nymphomane ».

Misia devient une proche de Coco Chanel, qu'elle contribue à lancer. Coco la surnommait madame Verdurinska. Auparavant, Proust se serait inspiré d'elle pour créer madame Verdurin. Cela m'étonne : Misia m'apparaît plus brillante que son personnage. Qu'elle ait servi de modèle à cette arriviste déplaisante n'aide pas à la voir en copiste.

Misia aide Diaghilev, Stravinsky, Raymond Radiguet. Pendant la Grande Guerre, elle organise un service d'ambulances pour les blessés du front : fidèle à son image, elle enrôle l'illustrateur Paul Iribe et Jean Cocteau, qui demande à Paul Poiret de lui créer un costume d'infirmier. Cocteau tire de cette expérience un roman, *Thomas l'imposteur*, où Misia apparaît sous les traits de la princesse de Bormes.

Le tourbillon ne s'arrête pas. Quand Sert tombe amoureux d'une jeune Géorgienne nommée Roussy, Misia, séduite elle aussi, propose une vie à trois. Sert refuse, obtient l'annulation de son mariage avec Misia et s'installe avec Roussy qu'il épouse. Misia tombe dans la drogue. Elle se rapproche à nouveau de Sert après la mort de Roussy. Pendant la guerre, Sert, protégé par son statut de diplomate accordé par Franco, sauve le mari de Colette. Misia use de son influence pour faire de même avec son ami Max Jacob. Elle obtient trop tard sa libération ; il vient de mourir au camp de Drancy.

Les initiales et les dates collent, elle côtoie Claudel, ses biographes m'apprennent que la tombe de Misia est toujours fleurie d'une rose. Mais le reste ne tient pas : en 1942, elle a soixante-dix ans. Quel besoin aurait-elle de s'atteler à une tâche pareille ? Si elle veut un exemplaire de *Partage de midi*, elle n'a qu'à demander à Paul : il se fera un plaisir de le lui offrir. A-t-elle seulement la capacité d'effectuer un travail de copiste alors que sa vue baisse ? Et que ferait dans le Limousin une femme du monde qui n'a rien à craindre des Allemands ? Elle a passé la période de l'Occupation à Paris. Une dernière découverte a raison de cette piste : la photographie d'un courrier, retrouvée sur Internet, que Misia envoie à Picasso en 1949. Écriture penchée, lignes montantes, lettres aplaties : rien de commun avec la graphie régulière du carnet, celle de la vraie M.S.

La copiste n'est pas une vieille mondaine.

10.

Cette M. S. me tendait les bras, je n'ai même pas eu besoin de la chercher. En dévorant la biographie de Misia Sert, j'ai côtoyé quelques jours une femme flamboyante. Cette piste ne résiste pas à deux minutes de réflexion. J'étais heureux de mettre un premier nom derrière ces initiales. Cet enthousiasme en dit long sur mon amateurisme. Même s'ils n'étaient pas destinataires de l'un des exemplaires secrets, les proches de Claudel pouvaient facilement se le procurer. C'est crétin de chercher la copiste parmi eux.

J'en reviens à l'intention. Je n'en démords pas. La copie à la main d'une pièce de théâtre reste un exercice ingrat, à la limite de l'ennui, un travail de tâcheron, un devoir de vacances, un passe-temps – en août 1942, à Isle, cela peut se concevoir. À moins que ce ne soit l'exact opposé : la copie comme acte d'amour, comme sa preuve même, destinée à être offerte à l'être aimé, ce qui ferait presque oublier à la copiste les jours passés penchée sur le carnet. J'aimerais que tel soit le cas. Elle serait alors portée par une flamme, elle serait dévorée par le désir. Je ne sais pourquoi mais je pressens qu'elle n'a pas quarante ans, j'en suis sûr même, elle a peut-être beaucoup moins. Une deuxième intuition, après celle sur son genre. Je travaille au flair.

Je repense à ma mère : elle a dix-neuf ans en 1942. J'aimerais qu'elle soit capable de cet élan amoureux, quel que soit le destinataire de la copie. Si seulement cette enquête me permettait de la croiser. J'aurais une bonne raison de la filer, de me mettre à ses trousses, de découvrir derrière l'icône la personne qu'elle fut, de briser le silence qui enveloppe son décès. En 62, à la date de son décès, j'ai cinq ans et demi, on tient les enfants éloignés de la mort – pour leur bien, pense-t-on, on veut les protéger. Dans ma famille, on ajoute une deuxième couche d'effacement : en dehors de quelques propos convenus, toujours un peu élogieux, on ne parle guère des disparus, de leur vie de vivants, surtout s'ils sont partis prématurément.

Résultat : je ne connais pas ma mère. Elle reste une inconnue. J'ai trop peu de souvenirs et ceux qui en ont les gardent pour eux – c'est la loi du silence. Ils n'osent pas, sans doute.

C'est récent chez moi, cette volonté de retrouver ma mère. Enfant ou adolescent, j'aurais moi-même été gêné qu'on me parle d'elle. Comme si le silence rendait l'absence moins lourde. J'étais même demandeur de cet effacement. J'ai presque tout oublié : ses traits, sa peau, son odeur, sa voix, surtout sa voix, je ne l'entends plus. Après sa mort, j'ai multiplié les otites carabinées qui m'ont assourdi. Mais cette explication ne vaut pas. Sa voix s'est définitivement perdue, son regard aussi – tout ce qui n'apparaît pas sur les photos. Même des séances tardives d'hypnose n'ont pas réussi à les faire sortir des brumes.

Je me demande un instant si je n'ai pas éliminé cette piste maternelle trop vite. Mais non. Je me laisse aller, je divague, je m'éloigne de la copiste. Les initiales de ma mère sont J. C. Elle n'a aucune raison d'être dans le Limousin durant l'été 42, d'avoir entre les mains un exemplaire du *Partage de midi* et de vouloir le copier. L'idée du privé qui, au détour de son enquête, retombe sur sa propre histoire familiale, ne me déplaît pas. J'aime les poncifs du genre : ils donnent envie de les détourner, de se jouer d'eux. Mais ça ne marche pas à tous les coups.

Je commence à désespérer, quand je tombe sur une autre M. S. Une vraie suspecte, celle-là. Je n'ai jamais entendu parler d'elle jusqu'à présent. C'est

bon signe. Rien d'étonnant : elle n'a pas d'existence propre. M et S sont les initiales de son nom d'artiste. Elle est musicienne. Comble de la difficulté : son œuvre est inconnue. Elle n'a pas de fiche sur Wikipédia, aucune notice dans les dictionnaires des musiciens et elle n'a laissé aucun enregistrement.

J'ai déniché Maria Scibor dans l'index des noms propres de la biographie de Claudel écrite par Gérard Antoine. Son vrai nom : Louise Vetch. Elle est la fille de Rosalie et de Paul. Celle qui s'enfuit de Chine dans le ventre de sa mère. Celle que son père ne reconnaîtra pas mais qu'il aide. Maria, en écho à son deuxième prénom, Marie. Scibor, comme le nom de jeune fille de sa mère.

Je n'en reviens pas : M. S. pourrait être la fille illégitime de Claudel. La fille qu'il n'a pas reconnue ne fait pas partie du premier cercle même s'il la considère comme son enfant préférée et s'il l'a aidée.

Elle aurait pu signer avec les initiales de son état civil : L. V. Mais l'usage de son pseudo se justifie mille fois pour une copie de *Partage de midi* qui raconte la rencontre de ses géniteurs. Surtout, pas d'empressement. Ne pas brûler les étapes. Garder son calme. On ne s'affole pas. Rien n'est fait. Il manque trop de pièces au puzzle.

L'œuvre de Maria Scibor est composée de musiques de scène écrites pour des pièces de son père. Cruelle Louise qui arrivait à glisser le nom de sa mère sur les affiches des théâtres annonçant les pièces de son père. Claudel détestait ce pseudo.

Quelles raisons aurait-elle de copier *Partage de midi* en août 1942 ? Elle est proche de son père. Sans doute connaît-elle la pièce. Peut-être a-t-elle déjà un exemplaire. Et si elle le lui demandait, il lui en donnerait un autre – quoique avec Claudel, rien n'est sûr.

D'autres mobiles peuvent expliquer son travail. Ne pas oublier les bienfaits de la copie. Elle est irremplaçable pour comprendre un texte de l'intérieur. En 1942, *Partage de midi* n'a jamais été monté. Louise s'imaginait-elle composer la partition musicale de la première mise en scène ? Des accords et des mélodies sont peut-être nés de ce corps à corps avec le texte. Une musique de scène composée par la fille de Mesa et d'Ysé, voilà qui

aurait de la gueule. Le père apprécierait-il le cadeau ?

Je n'oublie pas les pétales en hommage à sa mère.

Flash-back. Rosalie s'enfuit de Fou-tchéou le 1^{er} août 1904, enceinte de Louise. Depuis le bateau, puis du Canada, elle envoie des messages à Claudel qui ignore sa grossesse. À bord, lors de la traversée du Pacifique, Rosalie rencontre John W. Lintner, un homme d'affaires d'origine hollandaise (il est né Jan Lintner), naturalisé citoyen britannique, qui deviendra son deuxième mari.

Claudiel retrouve la trace de la famille à Bruxelles. Rosalie ne répond pas à ses lettres. En 1905, une tante est chargée de prévenir Claudel : Rosalie a noué une relation avec un autre homme et elle a donné naissance à une fille. Elle lui apprend aussi que Louise est sa fille. Claudel a un nom pour désigner ce qui lui arrive : « l'horrible trahison ».

Dans *Partage de midi*, Mesa hurle. Cette fois, dans son travail de copiste, M. S. a respecté les césures du cri, sauf quand elle manquait de place et qu'elle a dû chasser un article à la ligne suivante. En revanche, elle ne respecte pas les majuscules de l'original.

*Chiienne ! Dis-moi, qu'as-tu pensé quand
pour la première fois
tu t'es livrée, l'ayant résolu, à ce chien errant.
Avec ce fruit d'un autre dans ton sein, et que
le premier éveil de la vie de mon enfant
se mêlait au soubresaut de la mère, tout piquée
du délice d'un double adultère ?*

Sous la plume de M. S., la graphie de délice se transforme en délire.

Rosalie épouse Lintner en 1907. C'est lui qui, à Londres où la famille s'installe, forme le goût musical de la petite Louise. Une fois les relations avec Rosalie apaisées, Claudel encourage sa fille à distance dans sa carrière musicale. Il l'aide financièrement. Il fait la connaissance en décembre 1920 *de cette chère Louise que j'ai été heureux d'embrasser*, écrit-il à Rosalie. *Aucun de mes autres enfants ne m'a donné ce sentiment d'être père non seulement de son corps mais de son esprit.* Mais Louise ne sait pas que l'oncle que sa mère lui présente est en réalité son père. Elle n'apprend la vérité qu'en 1933, à l'âge

de vingt-huit ans.

Elle a une belle voix et rêve de devenir cantatrice. Elle prend des leçons, donne quelques récitals, mais échoue à entrer dans les chœurs de l'Opéra de Paris et dans l'ensemble formé par Darius Milhaud, ami de son père. Je lève les yeux du carnet et j'aperçois, juste à côté de la grande table qui me sert de bureau, le piano de ma mère. Enfant, je n'ai pas appris à en jouer. Mon père a dû penser que ce serait une dépense inutile. Je pianotais pendant ma jeunesse, sans dépasser le début de *With a Little Help from My Friends* des Beatles, que m'avait montré un ami. Adulte, j'ai voulu apprendre, sans succès. J'ai buté sur le solfège. Je faisais semblant de lire les notes et jouais laborieusement et de mémoire un menuet et un prélude de Bach. Je me suis lassé. Depuis, je traîne ce piano derrière moi, d'appartement en appartement. Je n'arrive pas à m'en défaire. Je veux croire qu'il n'est pas trop tard. Pourrais-je l'emporter avec moi dans mon prochain logement, forcément plus petit ?

La carrière de chanteuse de Louise ne décolle pas. Claudel la pousse à composer. Elle met en musique des poèmes de son père qu'elle interprète elle-même. Quand, en 1937, Radio Luxembourg propose à Claudel d'en lire quelques-uns, il accepte à condition que certains soient chantés par Louise. Pour la première fois, Maria Scibor apparaît au grand jour. L'émission est diffusée en avril et mai 1938.

Sa grande œuvre reste la musique de *L'Annonce faite à Marie* dont l'universitaire Pascal Lécroart a retracé la genèse. La pièce est inscrite au répertoire de la Comédie-Française en 1937. Mais les metteurs en scène pressentis (Jouvet, Copeau, Dullin) sont tour à tour en désaccord avec Claudel. Pour la musique, Claudel fait un essai avec Milhaud, puis entame un travail avec sa fille. Claudel finit par rompre avec la Comédie-Française sans que la partition ait abouti.

En 1940, dans Paris occupé, un jeune metteur en scène de dix-neuf ans, Pierre Franck, futur directeur du Théâtre de l'Atelier, monte la pièce. Louise habite Paris alors que Rosalie vient d'être emprisonnée à Besançon comme sujet britannique – elle sera libérée en février 1941. Claudel, lui, réside à

Brangues, au nord de l'Isère, région dont sa femme est originaire et où il a acheté une demeure en 1927. Il recommande Louise à Pierre Franck. Elle compose en deux mois une musique *a cappella*. Elle déniché un chœur d'Ukrainiens à la cathédrale orthodoxe de la rue Daru et se charge de la partie soliste.

La première de cette *Annonce faite à Marie* a lieu le 23 octobre 1941 au Théâtre de l'Œuvre, une petite salle voisine de la place de Clichy. Alain Cuny fait ses débuts. La pièce s'installe ensuite au Théâtre Saint-Georges. Ces représentations sont un événement. Ceux qui y assistent sont bouleversés. « Je ne m'attendais quand même pas, pour nous, hommes défaits, à la promesse aussi brusque d'un renouveau idéaliste, écrit le poète Léon-Paul Fargue. Des grappes d'étudiants s'accrochaient au balcon. Des galeries à l'orchestre, on ne voyait pas beaucoup de têtes chauves ou grisonnantes : la magnifique assemblée, jusque dans les loges, d'une jeunesse toute neuve. »

Trente représentations étaient prévues. Le spectacle en totalisera cent. Claudel n'assiste à aucune. Mais il reçoit de nombreux témoignages de son succès. Il est fier du travail de Louise. Pierre Franck veut poursuivre sa collaboration avec elle pour une deuxième œuvre de Claudel, *Le Père humilié*. La censure allemande l'interdit. Louise désire également mettre elle-même en scène *L'Échange* et en composer la musique de scène. Une fois encore, elle se heurte à la censure.

Sa musique de *L'Annonce* accompagne des représentations à Bruxelles, puis au Théâtre des Célestins, à Lyon. Claudel pousse sa fille à l'enregistrer, il l'aide à publier la partition chez Gallimard. Au début du printemps 1944, une autre tournée se prépare, avec une nouvelle mise en scène. Claudel est à Paris, il assiste à une audition. S'il est satisfait du travail de sa fille, il l'est beaucoup moins des interprètes et de la mise en scène. La première a lieu au Théâtre des Célestins. La tournée s'interrompt. Elle reprendra dans la France libérée, en 1945.

J'aimerais écouter une des œuvres de Louise ou à défaut quelques notes de sa musique. Impossible de retrouver trace d'un enregistrement. Quand je

suis seul, je n'aime pas le tête-à-tête avec moi-même, sauf pour écrire. Le plus souvent, j'allume la radio. Infos pendant les repas ; musique, le reste du temps. Ma petite enceinte me suit de pièce en pièce. Elle me donne du courage, m'inspire, m'élève, me nourrit. Elle m'habite. Elle peuple l'appartement de voix amies.

Après-guerre, Maria Scibor compose la musique du *Père humilié*. La pièce n'a pas le même succès. Louise revient à *L'Annonce* qu'elle enregistre dans de meilleures conditions. La pièce est remontée, Claudel modifie son texte et Louise, sa partition. La première de cette nouvelle version a lieu au Théâtre Hébertot le 12 mars 1948. « La musique de Louise, vraiment admirable », écrit Claudel dans son journal. En 1955, la pièce est donnée au Français. La musique de Louise est interprétée sur scène. Le succès n'est pas au rendez-vous. Sa partition tombe dans l'oubli.

L'histoire de Louise Maria, ses relations avec son père, son désir de talent, sa soif d'exister par elle-même et son incapacité à créer une œuvre en dehors de Claudel me touchent. Je n'imaginais pas la copiste aussi proche. Je place son post-it proche du centre de mon tableau.

Louise a pu couvrir un carnet de son écriture pour l'offrir. Je ne sais rien de sa vie amoureuse. En août 42, elle a trente-sept ans.

Que ferait-elle à Isle ? En juillet, elle est à Paris, elle prépare une mise en scène de *L'Echange* que le Théâtre Hébertot doit accueillir. La pièce se passe aux États-Unis. La censure impose tellement de changements que le projet capote. Dans cet emploi du temps chargé, a-t-elle réussi à prendre quelques jours pour rejoindre la Haute-Vienne ? Il lui faut une bonne raison pour quitter Paris. Une connaissance a pu l'inviter, elle aurait profité de cette pause pour achever la copie de *Partage de midi*. Mais, même pour un court séjour, elle a besoin d'un *ausweis*.

Sa mère, Rosalie-Ysé, a sa biographe, une spécialiste de Claudel, Thérèse Mourlevat, qui a publié en 2011 *La Passion de Claudel*. J'entre en contact avec elle. Elle a bien connu Louise à Vézelay. Celle-ci, par le plus grand des hasards, avait acheté une maison voisine de la sienne. Thérèse Mourlevat est devenue une proche, puis son exécutrice testamentaire pour les

correspondances, les papiers de famille et les photographies. Je lui envoie des photos du carnet. Réponse formelle : ce n'est pas l'écriture de Louise. D'ailleurs, en 1942, celle-ci est à Paris.

Au passage, Thérèse Mourlevat m'apprend que d'autres copies manuscrites de *Partage de midi* ont été réalisées. Il n'était pas si facile de trouver un exemplaire de l'édition hors commerce. Le beau-père de Claudel, Louis Sainte-Marie Perrin, l'architecte qui a fini de bâtir la cathédrale Notre-Dame de Fourvière à Lyon, décédé en 1907, en a fait l'expérience. Il vaut sans doute mieux pour lui : ce qu'il aurait appris de son beau-fils ne lui aurait pas plu.

Maria Scibor aurait été une merveilleuse copiste. C'était trop beau pour être vrai. On pourrait imaginer cette histoire, la romancer. Mais M. S. n'est pas une créature de fiction.

OceanofPDF.com

Je suis resté enfermé toute la journée, télétravail oblige. Je fatigue. Il fait nuit. J'enchaîne sur une soirée d'écriture. Sur ma table de travail, la petite lampe projette l'ombre de deux colonnes de livres sur le carnet : la bio de Claudel, l'édition de *Partage de midi* en Folio, *Les Lettres à Ysé*, un ouvrage de Marie-Victoire Nantet, petite-fille de Claudel, *Camille et Paul – Lignes de partage*, *L'Histoire de la Comédie-Française sous l'Occupation*, une biographie de Misia Sert, des romans qui éclairent mon chemin dont la Série noire n° 766. Je ne quitte pas Messenger des yeux.

Cela fait un an que j'ai trouvé le carnet, douze mois qu'il occupe mon esprit, à Paris comme dans le Sud, que je lui consacre tout mon temps libre. Douze mois de tâtonnements, de découvertes, d'hypothèses, d'éclaircies, d'impasses. Douze mois que j'ai déniché cette pépite sans parvenir à tirer son secret au clair.

Je suis parti de loin. Je ne savais pas grand-chose de l'auteur de *Partage de midi*, encore moins des circonstances de l'écriture de sa pièce et de son édition. J'ignorais l'existence de la petite ville d'Isle. J'ai appris quelle terre de refuge fut le Limousin pour les Juifs pendant l'Occupation. J'ai découvert deux ou trois choses sur ma famille. Mais je ne suis même pas certain de l'origine des livres qui remplissent les étagères de ma bibliothèque. Et je n'ai

pas avancé d'un iota sur l'identification de M. S.

Au fur et à mesure de mes recherches, j'en ai consigné le récit. Quand j'en parle autour de moi, les yeux de mes interlocuteurs pétillent. Cela ne dure pas. Passé un intérêt fugace, personne n'ose poser la question mais je l'entends : « Mais pourquoi tu fais ça ? », ou bien « Qu'est-ce que tu y trouves ? », encore moins « Tu t'emmerdes donc tant que ça ? ».

Moi qui désire depuis longtemps écrire en mettant mes pas dans ceux de Chandler, moi qui préfère les brûlures de la littérature *hardboiled* aux échafaudages des romans à énigme, moi qui aime ce que le roman noir dit d'une époque, d'un milieu, d'une société, j'ai sauté sur la première intrigue qui s'est offerte à moi. Je n'ai même pas eu besoin de l'inventer. Pourtant, il n'y a pas de meurtre, pas de disparu, pas de chantage, encore moins de violence, pas de trafic, pas de flics, encore moins d'assassin. Pas même l'ombre d'une arme. Peut-être y a-t-il seulement une once de vengeance dans l'écriture. Reste une pièce à conviction d'un côté (le carnet), de l'autre, une copiste et un mobile qui demeurent inconnus. L'histoire est mince, et bien tiède.

Une femme copie une pièce de théâtre à Isle, pendant l'été 42. Unité de lieu, de temps, d'action. Les ingrédients du théâtre classique et du western. Comme dans toutes les bonnes histoires, le passé projette son ombre. Cent quatorze ans me séparent de la première édition diffusée « sous le sceau du secret » et soixante-dix-huit ans de sa copie. Un parfum de transgression pimente l'intrigue – pimente, c'est beaucoup dire, les protagonistes ne sont plus là et la dimension autobiographique est largement éventée.

L'histoire de *Partage de midi* est bien documentée. Contrairement à ces récits où le refoulé fait son retour à un moment inattendu, la face cachée de l'histoire (la passion tourmentée, la transgression, l'adultère, l'enfant naturel, la culpabilité, le déchirement d'une femme entre plusieurs hommes) est connue. L'identité de la copiste n'apprendra rien sur la pièce et mon carnet ne changera rien à sa compréhension.

Ce n'est pas ce que je traque. Je suis à la recherche d'une femme sans nom et sans visage. Elle m'a mis en mouvement. Depuis notre première

rencontre, je brûle de lui poser quantité de questions. L'été 42, quel âge avez-vous ? Que faites-vous dans la vie ? Êtes-vous une actrice ou bien rêvez-vous de le devenir ? Pardonnez mon indiscrétion, seriez-vous une proche de Claudel ou d'une de ses relations ? L'avez-vous déjà rencontré ? Savez-vous combien de personnes vous séparent de lui ? Si vous ignorez tout de l'auteur, comment avez-vous connu sa pièce ? Par quel stratagème vous l'êtes-vous procurée ? Quelqu'un a-t-il vanté ce texte devant vous ? Qu'est-ce qui vous a plu dans *Partage de midi* ?

Je n'ai pas fini, veuillez excuser cette intrusion dans votre intimité, j'aimerais en savoir davantage. Par exemple, savoir ce que vous faites près de Limoges, au cours de l'été 42, de l'autre côté de la ligne de démarcation. Êtes-vous à Isle par choix, par hasard ou par nécessité ? Je comprends ce que la question a de délicat, je peux m'expliquer si vous le désirez. Pouvez-vous me dire chez qui vous étiez logée ? L'exemplaire a-t-il passé la ligne dans vos bagages ? Cela vous semble un détail ; cela ne l'est pas pour mon enquête.

Je suis sûr que cette copie est importante pour vous, et que vous n'en avez rien oublié.

Et puis, ces dernières questions me brûlent les lèvres, les plus intimes sans doute, j'espère qu'elles ne vous gêneront pas : pourquoi avoir reproduit à la main le texte de la pièce dans son intégralité, en apportant tant de soin à votre travail ? La présence des roses n'est pas une coïncidence, j'en suis sûr. Comment savez-vous que ces fleurs comptaient autant pour Claudel ? Proviennent-elles de votre jardin ? À qui destinez-vous les pétales glissés à l'avant-dernière page du carnet ?

Ces roses ont quelque chose à m'apprendre. Je n'ai aucune compétence horticole. Je ne connais même pas les noms des espèces les plus courantes et je suis incapable d'identifier celle qui a donné naissance aux pétales du carnet. Mon père, lui, vouait une passion aux rosiers. Il n'était pas jardinier mais haut fonctionnaire. Il en plantait dans son jardin, qu'il choisissait avec soin. Quand venait la saison, il les taillait lentement ; quand il en avait fini avec un, il allumait une gauloise Disque bleu filtre qu'il fumait en

contemplant son travail. Son rapport au temps était agaçant. À quoi songeait-il avant d'attaquer le rosier suivant ? Je pense à ses gants de jardin et à son sécateur que j'ai encore dans la maison du Sud. Je m'en serais débarrassé si Hamama ne m'avait pas convaincu de les garder.

J'en oublierai presque la copiste. Prenez votre temps, lui dis-je. Je ne suis pas pressé, enfin si, un peu, mais je comprends vos hésitations, confier cela à un inconnu n'a rien d'évident.

Je n'ose lui avouer la vérité : je suis impatient de dénouer l'enquête, je brûle de savoir qui elle est et, l'enquête aboutie, d'écrire son histoire, de m'en libérer. Ce travail me détourne d'autres tâches que je repousse de jour en jour : ranger, jeter, faire des cartons, débarrasser l'appartement. J'ai perdu la conscience du temps. Pourtant, je redoute le moment où je ne serai plus dévoré par le carnet. Je me rassure : j'en suis loin.

Je serai patient, lui dis-je en mentant. Rassurez-vous : je ne ferai rien de vos réponses sans vous en avertir. Deuxième mensonge. Et j'essaierai à mon tour de répondre à vos questions : où ai-je trouvé le carnet ? Que faisait-il dans ma bibliothèque ? Je ne pourrais pas vous dire. Pour moi, sa présence est aussi mystérieuse que vous.

Je la vois comme si elle était sur place, M. S., à Isle, juste au-dessus du jardin et de la roseraie, avec le carnet et l'exemplaire en cours de copie sous les yeux.

Bon sang, mais pourquoi te passionnes-tu à ce point pour ce foutu carnet ?

*

– Combien de temps cela prendra-t-il ?

La question est stupide mais j'ai besoin de la poser. Ma psy vient de me parler de la forêt noire que je traverse. « Cela prendra du temps, m'a-t-elle prévenu, bien plus que vous ne l'imaginez. Il faut l'accepter. » J'étais pressé, j'avais envie de m'en convaincre, peut-être aussi de me le prouver. « Sinon, vous prenez le risque d'aller trop vite. »

Je ne viens pas de lui parler du carnet, mais de mon enfermement depuis la mort d'Hamama. Je cherche de l'air. Je ne sors plus de chez moi.

Elle m'a répondu par deux vers d'Antonio Machado.

*Caminante, no hay camino
Se hace el camino al andar*

*Marcheur, il n'y a pas de chemin,
C'est en marchant que se fait le chemin*

Elle m'a mis en garde :

– La forêt ne s'éclaircit jamais d'un coup.

Me revient tout à coup en mémoire une autre injonction, presque contradictoire, prononcée par un médecin.

– N'ayez pas peur. Allez vers l'inconnu.

Elle est énigmatique, cette invitation à sortir avant l'heure du confinement dans lequel je me suis réfugié. Peut-être l'ai-je compris différemment, comme si j'avais entendu :

– Allez vers l'inconnue.

OceanofPDF.com

12.

La longue table de l'appartement est trop grande pour y prendre seul mes repas. J'en ai fait mon bureau. Il s'est vite révélé petit. S'accumulent livres, pages sorties de l'imprimante, chemises bourrées de documents en tout genre, articles de presse, photos, blocs-notes, agendas, listes de choses à faire, stylos, gommes, enregistreur, agrafeuse, post-it, mais aussi dossiers administratifs, ordonnances et examens médicaux, et j'en passe.

Je m'étale, j'occupe le terrain, avec une logique que je suis seul à comprendre, je fais des tas par sujet que je passe régulièrement en revue. Quand mes deux grands enfants viennent déjeuner, je débarrasse mon bazar. Dès qu'ils ont quitté l'appartement, je reconstitue mon univers. Parfois, pour changer d'horizon, je m'installe dans la chambre de mon fils, sur son vieux bureau de lycéen qui n'a pas bougé de place. C'est au-dessus que j'ai installé la carte, les post-it et les photos.

Je sais où se dénouera l'énigme. Mais avant de prendre la route pour Isle, je dois débroussailler depuis Paris.

Sur un moteur de recherche, je multiplie les combinaisons : M. S. + Isle, M. S. + Limoges, M. S. + Claudel, M. S. + Partage de midi, M. S. + théâtre. À requêtes idiotes, réponses ineptes. Personne n'apparaît jamais sous des

initiales. La méthode inverse est fastidieuse et vaine : faire des recherches sur Claudel associées à la Haute-Vienne, et regarder dans les réponses s'il n'y a pas quelqu'un dont les initiales seraient M. S.

Je file sur le site des archives départementales qui possède son propre moteur de recherche. Je tape « Claudel ». Aucune occurrence. Rien non plus à *Partage de midi*. La pièce n'a jamais été montée à Limoges. Isle + M. S. ne donne aucune réponse. Mes requêtes sont absurdes.

Quelques jours plus tard, j'évoque devant des amis ma recherche et l'hypothèse d'une réfugiée juive. Alain me ramène à la raison.

– Beaucoup de monde a fui la zone occupée, y compris des fonctionnaires. La plupart des administrations ont déménagé en zone libre, beaucoup à Vichy mais pas seulement. Peut-être ta copiste en faisait-elle partie. Si tu penses qu'elle était proche du monde du théâtre, tu devrais regarder du côté des institutions culturelles comme la Comédie-Française.

Les archives de la Comédie-Française n'ont pas quitté le 1^{er} arrondissement de Paris. Mais la piste mérite d'être explorée. Presque machinalement, j'entre « Comédie-Française » dans l'outil de recherche des archives de la Haute-Vienne.

À ma grande surprise, une réponse apparaît sous le titre « manufacture de porcelaine Haviland ». Ce nom me parle, ma tante a évoqué un jour cette fabrique de porcelaine de Limoges. Un habitant du même village que sa grand-mère, Thuès-entre-Valls dans les Pyrénées Orientales, celle-là même qui avait cuisiné des artichauts pour Fraigneau, travaillait chez Haviland. Il revenait une fois par an au village et rapportait de la vaisselle à ses voisins.

J'appelle ma tante pour lui raconter.

– Oui, Haviland, bien sûr. Je me souviens d'un voisin qui travaillait dans la porcelaine...

– Je connais l'histoire.

– Mais je suis sûre que tu as oublié le cadeau que je vous ai fait, à Hamama et toi : un plat en porcelaine de Haviland qui venait de ma grand-mère. Cet homme, dont je n'arrive plus à me souvenir du nom, le lui avait offert.

Le plat m'était sorti de la tête, comme tant d'autres choses. Il faisait partie de la vaisselle qui a chassé les livres de la bibliothèque. Et il a suivi le chemin inverse quand les ouvrages ont retrouvé leur place.

Le plat en porcelaine et le carnet proviennent du même endroit. Cette nouvelle coïncidence me trouble.

Le site des archives départementales de la Haute-Vienne donne accès au répertoire du fonds Nicole Maric'-Haviland. Suit une liste de cotes et de références sur deux cent quatre-vingt-dix pages, assez décourageante.

Par instinct, je me précipite en même temps sur une histoire de la Comédie-Française sous l'Occupation. Elle est fouillée, documentée, peuplée d'acteurs et d'actrices, de metteurs en scène, d'hommes politiques et d'administrateurs obsédés par un objectif : faire fonctionner un théâtre sous l'œil de l'administration allemande et de ses affidés. Je pense au *Dernier Métro*. Mais cette lecture arrive trop tôt. Je n'en suis pas à traquer une comédienne du Français.

Mieux vaut me concentrer sur la porcelaine. Je télécharge le répertoire du fonds. L'introduction est une mine sur la saga de la famille Haviland. Ce nom éveille en moi des images d'*Autant en emporte le vent* – dommage, Olivia de Havilland s'écrit avec deux l.

David, le patriarche, est un Américain issu d'une famille quaker de commerçants en porcelaine. Tombé amoureux de la porcelaine de Limoges, il s'installe en 1842 en Haute-Vienne et crée Limoges Haviland & Co. Il associe ses deux fils, Charles Edward et Théodore. Une brouille éloigne les deux frères. Théodore crée sa propre manufacture, Théodore Haviland & Cie tandis que Charles E. Haviland continue l'œuvre de son père. Charles-Edward voit grand, il épouse la descendante d'une famille de porcelainiers limougeaux, qui lui apporte le domaine du Vigen.

Le Vigen est à douze kilomètres d'Isle. Je chauffe ?

En explorant la saga de la famille Haviland, je retombe sur Jacques Chardonne, l'écrivain collaborationniste qui fit deux voyages à Berlin à l'invitation de Goebbels, dont le premier en 1941 avec la petite troupe dont faisait partie Fraigneau. Chardonne est le petit-fils de David Haviland. Je

respire un grand coup. Avant même de penser à une coïncidence diabolique, j'écarte cette bifurcation qui risque de me faire dérailler.

Je retourne vers le texte de la conservatrice des archives qui introduit le répertoire. Après le décès de son épouse, Charles Edward, l'un des fils de David, s'installe à Paris où il rencontre un collectionneur d'art, Philippe Burty, dont il épouse la fille, Madeleine. Trois fils naissent de cette seconde union : Paul, Jean et Franck.

Très proche de sa mère, l'aîné se passionne pour les arts plastiques et le théâtre. Je sursaute, surligne le mot et ajoute un point d'interrogation. Il part néanmoins aux États-Unis faire ses études à Harvard avant de diriger la firme Haviland à New York. Après le suicide de sa mère, désespérée des infidélités de son mari, Paul accole Burty à son patronyme. Les deux frères se détournent de la porcelaine : Franck choisit la peinture et rejoint le mouvement cubiste ; Paul se passionne pour la photographie.

Non, je m'éloigne de la Comédie-Française. Je dois faire fausse route.

De retour en France, en 1916, dans la maison qu'il loue dans la Creuse à Crozant, lieu de villégiature de peintres, Paul fait la connaissance d'une jeune femme nommée Suzanne Lalique dont il tombe amoureux. Elle est venue pour peindre. Ils se marient en 1917 et s'installent à Paris.

Crozant est à quatre-vingt-dix kilomètres d'Isle.

Lalique. René Lalique, bien sûr. Maître-verrier, bijoutier, joaillier du début du ^{xx}^e siècle. Un des grands créateurs de l'Art nouveau, ce courant qu'Hamama adorait. De sa fille, j'ignore tout. Elle est née en 1892, hors mariage. Sa mère est Augustine Alice Ledru, fille du sculpteur Auguste Ledru, un proche de Rodin.

Le grand-père de Suzanne Lalique était donc l'ami de l'amant de la sœur de Claudel. Je brûle ?

Au décès de sa mère, Suzanne a dix-sept ans. Elle choisit d'être artiste. Elle travaille avec son père et réalise des aquarelles, exposées au Salon des artistes décorateurs. Eugène Morand, futur directeur de l'École des arts décoratifs, et sa femme Louise la prennent en affection. Les Morand deviennent sa deuxième famille. À vingt ans, la jeune fille devient l'amie de

leur fils Paul et de son ami Jean – Jean Giraudoux, l'homme de Bellac. Les deux jeunes gens tombent tour à tour amoureux de celle qu'ils appellent Suzon. Les parents veillent au grain. Ils les dissuadent, l'un après l'autre, d'envisager le mariage.

Suzanne crée des décors pour la Manufacture de Sèvres. Elle collabore avec la Manufacture Théodore Haviland. Elle est sélectionnée parmi les plus grands décorateurs français.

En 1921, Charles Edward Haviland meurt. Avec sa part d'héritage, Paul achète le prieuré de la Mothe, à Yzeures-sur-Creuse, à l'extrême-sud de l'Indre-et-Loire.

Yzeures-sur-Creuse est à cent quarante kilomètres d'Isle. Je refroidis ?

En 1930, Suzanne expose ses toiles à Paris. Le catalogue est préfacé par Paul Morand, Jean Giraudoux et Édouard Bourdet. En 1936, Bourdet est nommé administrateur de la Comédie-Française par Jean Zay, ministre du Front populaire. Après avoir vu des toiles de Suzanne accrochées dans le salon d'Édouard Bourdet, Charles Dullin l'engage pour les décors et costumes de *Chacun sa vérité* de Pirandello. Suzanne entre à la Comédie-Française. Elle en devient directrice des décors et des costumes, fonction qu'elle occupe jusqu'en 1971.

Le voilà, le lien. Suzanne Lalique. Rien à voir avec Ledru, Rodin ou Camille.

Quant à Paul Burty Haviland, il meurt en 1950. Il sera fait Juste parmi les nations en 2007. Il avait caché à Yzeures un vieil ami du père de Suzanne, un peintre lorrain de confession juive, expulsé d'Alsace et déporté à Lyon.

Je parcours le répertoire du fonds en m'attardant sur les documents qui proviennent de Suzanne. Je ne sais où chercher. Quel con ! J'aurais dû commencer par là. Il y a un index des noms propres. Je fonce à la lettre S.

Il y a une M. S. dans la liste.

Son nom ne me dit rien. Il renvoie vers trois documents : deux correspondances entre Suzanne Lalique et M. S., ainsi qu'une plaquette sur cette dernière éditée par la Comédie-Française. J'appelle le service des archives, à Limoges. On me répond qu'il faut demander aux ayants-droits

l'autorisation de consulter les pièces recherchées.

En attendant, j'ai un nouveau nom à mettre derrière les initiales. J'attrape un post-it avec une joie inégalée. Je le place tout près du centre.

Il est tard. Demain matin, comme tous les samedis, je me lèverai de bonne heure pour aller au marché, sur le boulevard des Batignolles, et je finirai mes achats avant l'arrivée de la foule. Je suivrai un parcours bien établi dont je ne m'éloigne pas. Je vais toujours chez les mêmes commerçants, presque toujours dans le même ordre, mes achats ne varient qu'en fonction des saisons. Je ne déambule pas au hasard. Ce rituel me rassure. Je n'aime plus improviser, j'ai oublié comment on fait. On peut s'en moquer. Un jour, c'est sûr, je retrouverai la légèreté. Demain, je ferai plus rapidement encore le tour du marché.

J'ai hâte de retrouver Marie Sabouret.

OceanofPDF.com

Marie – je l'appelle tout de suite Marie – est comédienne. Pensionnaire, puis sociétaire de la Comédie-Française après-guerre. La candidate idéale. En 42, elle est jeune, cela vaut mieux pour se lancer dans l'exercice de la copie d'une pièce. Entrée au Français à vingt-deux ans, elle est forcément intéressée par le théâtre de Claudel, peu joué sous l'Occupation à l'exception de *Jeanne d'Arc au bûcher*. Elle n'appartient pas au premier cercle de l'auteur, ce qui justifie qu'elle sacrifie des journées entières à copier une œuvre inconnue. Elle a un lien avec Limoges par l'intermédiaire de Suzanne Laliue. Et, j'en suis sûr, une raison d'être à Isle pendant l'été 42.

Elle a aussi dix films à son actif, qui la rendent plus attirante encore à mes yeux. Je découvre un très beau visage, toujours en noir et blanc.

Je trouve une photo d'elle prise par le studio Harcourt, dédicacée par Marie à un admirateur. Elle a signé : « Très sympathiquement. » L'adverbe a vieilli, pas la photo, datée de 1952, vraisemblablement pour la sortie de *Violettes impériales*, une opérette filmée de Richard Pottier, une espagnolade – Marie n'a pas tourné que des chefs-d'œuvre. Dix ans séparent le carnet de la dédicace. L'écriture de Marie s'est affirmée. Copier une pièce de Claudel exige du soin, de l'application, de la ténacité. Offrir sa signature demande de la spontanéité, de la vitesse, de l'habitude. Je relève les points

de ressemblance.

– Regarde, dans les deux cas, les lettres sont étroites, elles s'étirent vers le haut, tout en restant bien dessinées, toujours lisibles. Le *m* est identique, c'est le même *t*, pareil pour le *e*, le *h* n'a pas de boucle, le *n*... pas de doute, ça colle, aucune rondeur. Je vois la même détermination dans le contact du stylo sur la feuille.

Voilà ce que je répondrai à ceux qui doutent. Aucun hiatus. Je n'en démords pas. Marie est la copiste.

Je me vois déjà partir sur ses pas. Elle n'a aucune attache dans le Limousin. Cela me conforte dans mon idée : M. S. n'est pas une Isloise. Marie est née à La Rochelle et elle est morte sur la côte basque. Elle est enterrée à Villebrumier, petite ville du Tarn-et-Garonne d'où est originaire sa famille.

Isle est équidistante des deux villes.

Je ne sais pas qui l'héberge à Isle en août 1942, mais elle y est, je le sens, je le sais. Marie a eu son heure de gloire ; elle est oubliée aujourd'hui. Elle n'est pas une star, personne n'a écrit sa biographie. Tant mieux. Tout reste à faire. On trouve quelques-uns de ses films.

Le bruit du lecteur avalant le premier DVD annonce une révélation.

Mado n'a pas bronché quand Tony l'a frappée à coups de ceinturon. Leurs retrouvailles ont été à l'image du Stéphanois. Un homme taciturne, froid, impassible, mutique, malade, machiste, odieux, violent. « Ôte tes bijoux »... « Défais ta fourrure »... Les boucles d'oreilles et le bracelet, c'est lui qui les retire. « Enlève le reste. » Rien de plus. Pas d'explication. Mado ne proteste pas. La caméra reste à la porte quand le Stéphanois lui fait payer cher de l'avoir quitté pour un autre pendant qu'il éclusait cinq ans et soignait sa tuberculose derrière les murs épais d'une centrale. Mado est à lui. Si elle l'avait oublié, il le lui rappelle en lui lacérant le dos. Un peu plus tard, Mado aligne une baffé au successeur du Stéphanois, Gruter. Cette fois, rien n'est caché, à part le visage de l'homme. Il ne proteste pas. Pierre Gruter accepte la sentence. Ainsi vit-on dans le monde des truands.

Marie a trente et un ans quand elle est Mado dans le film de Jules Dassin,

Du rififi chez les hommes, tiré du roman d'Auguste Le Breton. Elle semble bien plus âgée. La faute à une coiffure trop classique, au manteau de fourrure, aux conventions du polar. Elle semble lasse. Je mets sa fatigue sur le compte du rôle.

J'ai déjà vu le film. Mais depuis que je connais Marie, il prend une couleur bien différente. Je guette les apparitions de M. S. Trois ans plus tard, elle est Chaboute, l'épouse de Géo Paquet, dit Le Gorille, dans *Le Gorille vous salue bien*. Cette fois, elle est du côté de la loi, si tant est qu'on puisse qualifier ainsi l'univers des barbouzes. Elle est la bonne épouse, flegmatique et désabusée, celle qui ne demande rien, connaît les risques du métier et attend au volant d'une décapotable que son Lino Ventura de mari ait démantelé un réseau d'espions. Son dernier rôle au cinéma. Bernard Borderie n'est pas Jules Dassin. L'histoire est faiblarde. Je connais la Série noire : il y a des titres dispensables. Le film ne sauve rien. Je le vois pourtant avec plaisir.

Marie joue à fond. Elle ne triche pas, elle ne cachetonne pas. Dans *Du Rififi chez les hommes*, Mado apparaît dans trois scènes qu'elle irradie. La présence d'une comédienne du Français dans les Série noire des années cinquante n'est pas une sinécure. L'affiche du film de Dassin ne mentionne même pas son nom, alors que ceux de Magali Noël, qui livre un beau numéro de cabaret, et de Janine Darcey, l'épouse d'un associé de Tony, y figurent. Trois ans plus tard, le nom de l'actrice qui incarne Chaboute n'apparaît pas plus, au contraire de Bella Darvi, la garce du film, dont le nom suit ceux de Lino Ventura, Charles Vanel et Pierre Dux. Bella Darvi avait plus d'arguments que Marie pour attirer le chaland des Grands Boulevards.

Au cinéma, comme beaucoup de comédiens de sa troupe, Marie Sabouret est cantonnée aux seconds rôles ou à des apparitions. En dehors du *Rififi chez les hommes*, elle n'a tourné dans aucun film majeur. Ce n'est pas *Le Chanteur de Mexico*, *La Belle Otero* ou *Frou-Frou* qui relèvent le niveau. Je suis prêt à faire une exception pour le film de Guitry, *Si Versailles m'était conté*. Mais Marie n'est même pas mentionnée au générique.

J'aimerais la voir chez Jacques Becker ou Duvivier ou, au tournant des années soixante, chez Louis Malle, Chabrol ou Truffaut.

En 1958, *Le Bourgeois gentilhomme* est mis en images. Cette captation de la mise en scène de Jean Meyer restitue la Comédie-Française dans toute sa splendeur. Tout est parfait, presque trop, acteurs, scénographie, musiciens, ballets baroques et costumes, dans un fameux décor conçu en 1951 par Suzanne Lalique autour d'un monumental escalier hélicoïdal. Marie est Dorimène, la veuve joyeuse que Jourdain courtise. Pour retourner ses sens, Louis Seigner cherche ses vers ; son maître finit par lui proposer : « Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour. » Côté face, elle est charmeuse et pétillante : côté pile, elle est moqueuse, intéressée, cynique.

Le 6 juillet 1960, Marie Sabouret joue une dernière fois la marquise sur la scène du Français. Elle meurt seize jours plus tard, le 22 juillet, à trente-six ans. Leucémie incurable.

Je retourne vers le portrait signé Harcourt. Absorbé par la dédicace, je n'ai pas regardé la photographie comme j'aurais dû. La prise de vue est inhabituelle. La posture du visage m'intrigue. Marie est absente, inquiète, fuyante, son esprit n'est pas dans l'atelier du photographe, il est ailleurs. Elle a tourné la tête vers la droite, très peu éclairée. L'œil gauche, l'arête du nez et une partie de la bouche sont en pleine lumière mais le halo s'arrête brutalement. L'oreille est plongée dans le noir, on devine le reflet d'une boucle d'oreille. La lumière centrale est douce. Mais Marie ne sourit pas. Elle ne regarde pas le photographe ni celui qui regardera son portrait. Elle relève légèrement le menton et baisse les yeux. Elle est happée par le vide. Elle serre les dents, imperceptiblement. Son regard file vers un hors-champ intérieur.

Ce visage, je le reconnais. C'est celui d'une malade qui joue le jeu social, qui sourit quand il faut, qui tient son rôle et ne laisse rien paraître, sauf dans l'intimité. Hamama avait le même. Pas de plainte, aucun soupir. Donner le change. Se contenter de réponses évasives. Couper court. Refroidir les curieux. Pour ceux qui insistent, évoquer du bout des lèvres les effets secondaires du traitement. Je n'aimais pas cette mise à distance. Je

devais ensuite expliquer avec mes mots ce qu'elle ne voulait pas dire. Certains n'ont pas insisté et se sont réveillés trop tard : ils croyaient la situation sous contrôle. Hamama aussi voulait le croire, ou plutôt faire croire qu'elle y croyait.

Le jour de cette prise de vue, j'en mettrais ma main au feu, Marie se sait malade, peut-être même condamnée. Pourquoi choisir ce portrait pour signer des dédicaces ? Pour la même raison, sans doute, qui lui fait accepter les rôles de Mado et de Chaboute : adresser un bras d'honneur à la mort, aux clichés, aux rôles de coquettes et de comtesses, tirer la langue au théâtre intelligent et aimable qui fait son succès.

Elle préférerait sans doute être Ysé la scandaleuse, filer sur un paquebot vers la Chine, se laisser pousser les cheveux et arracher son corset.

Marie Sabouret a été, selon la presse de l'époque, la plus jolie actrice de la Comédie-Française de sa génération. Jusqu'à sa découverte dans les archives de Suzanne Lalique, je ne connaissais même pas son nom.

En découvrant sa filmographie, je réalise que je l'ai croisée dans mon enfance : elle est Anne d'Autriche dans *Les Trois Mousquetaires*, la version d'André Hunebelle sortie en 1953, trois ans avant ma naissance. Où ai-je vu ce film ? Au Royal Condamine, sans doute. Ce cinéma de quartier, proche de l'appartement familial, réservait le jeudi après-midi aux enfants. Je me souviens de ma première séance : *Robinson Crusoé*. J'ai huit ou neuf ans, je suis à peine plus âgé que le jour où je découvre la librairie de l'oncle Jacques. Mais cette fois, personne ne me demande rien, je me pelotonne au fond de mon fauteuil et je pars. Je suis de plain-pied sur une plage du Pacifique aux côtés de Vendredi. Je découvre en une après-midi l'histoire de Crusoé et le cinéma. Me restent en tête le titre du film, la taille gigantesque de l'image, le Technicolor, un ou deux plans, l'île. L'enfant que je suis est incapable de mettre des mots sur ce qu'il ressent. Mais je pressens à quoi tient le pouvoir du cinéma : au rituel de la séance et au noir qui précède la première image. L'obscurité presque totale me fait oublier le décorum, elle me place dans une bulle, elle annonce le début du voyage. D'emblée, je suis Robinson, le petit Camarguais de *Crin-Blanc*, Davy Crockett, bien à l'abri du

monde réel. Ce noir-là est une lumière. Pendant la maladie d'Hamama, nous nous goinfrons de DVD, de films, de séries sur l'écran domestique. Mais il n'y a pas de noir à la télévision. Il manque le bruit du projecteur et le défilement de vingt-huit images par seconde. Le numérique est passé par là. Éteindre les lumières de la pièce ne suffit pas. Le rituel est mort : on ne part plus, on s'enferme.

Je cherche quel est ce Robinson Crusoé qui m'a ouvert les portes du cinéma. Une des rares adaptations du roman de Daniel Defoë tournées dans ces années-là est un film mexicain de Luis Buñuel qui date de 1954 – je n'en reviens pas : mon premier film, un Buñuel ! J'ai dû le voir dix ans après sa sortie, en 1964 ou 1965. Les cinémas de quartier projetaient alors des films anciens.

Les Trois Mousquetaires, peut-être l'ai-je découvert à Perpignan, où nous passions nos vacances, dans l'une des nombreuses salles que comptait alors la ville : Le Français, Le Paris, Le Castillet, Le Nouveau Théâtre ou Le Familia. Ce serait beau que j'y aie croisé le visage de Marie Sabouret. Je l'ai peut-être simplement vu ou revu à la télévision, en noir et blanc. Je ne garde aucun souvenir d'Anne d'Autriche. Je m'occupais davantage des capes et des épées.

Marie me ramène à ma mère. Les dates me troublent : 1924-1960 pour Marie, 1923-1962 pour Josette. Je conserve quelques photos de ma mère, prises en studio. Elles sont impeccablement éclairées mais sans les ombres excessives qui caractérisent celles du Studio Harcourt. J'essaie de superposer les deux visages. Ça ne colle pas. Il n'empêche.

Marie, l'inconnue ? C'est trop beau.

J'ai oublié son visage alors que je me souviens de celui de Planchet, le valet de d'Artagnan. Peut-être que je confonds avec celui de Passepoil, le serviteur de Lagardère dans *Le Bossu* du même Hunebelle, sorti en 1959, ou celui de Cogolin, le fidèle de François de Capeatang, dans *Le Capitain*, sorti en 1960, tous trois interprétés par Bourvil.

Je vois le mur du château que Jean Marais escalade à l'aide de poignards glissés entre les pierres. Je m'intéressais plus aux héros téméraires qu'aux

reines.

Je n'avais pas prévu de visionner *Les Trois Mousquetaires*. Je change d'avis. Je suis penché sur mon bureau, je me relève et m'étire. À droite de la grande feuille avec les post-it, j'ai ajouté sur le mur des portraits de Marie, des articles de presse, des photocopies de pages de livres.

À gauche, sur une autre feuille, j'ai dessiné une carte de la Haute-Vienne, de la Creuse et de l'Indre-et-Loire sur laquelle j'ai positionné des points : Limoges, Isle, Nexon, Condat-sur-Vienne, Bellac, Le Vigen, Crozant, Yseures-sur-Creuse.

Marie Sabouret connaît Suzanne Laliq. Elles se croisent, elles travaillent ensemble, elles échangent. Entre une jeune actrice qui fait ses premiers pas à la Comédie-Française et la directrice des décors et des costumes, peut-il y avoir d'autres liens ? Peut-être Suzanne a-t-elle pris Marie sous son aile ?

Le fonds déposé aux archives de la Haute-Vienne comporte deux cartes de vœux de Marie à Suzanne. Le conservateur accepte de m'envoyer une photo. Elles ne sont pas datées. Je n'ai pas l'autorisation de les reproduire. Elles n'ont rien de personnel. Aucune allusion au passé ni aux projets de l'année. Des vœux professionnels d'un membre de la troupe à la directrice des costumes et des décors. Marie Sabouret devait écrire cinquante, cent ou deux cents de ces cartes de vœux et Suzanne en recevoir autant, si ce n'est plus. Ces cartes ne disent rien.

Comment trouver la trace de la présence de Marie à Isle en 1942 ? Sous l'Occupation, la Comédie-Française n'a cessé de fonctionner. Suzanne a réalisé des prouesses pour confectionner des costumes et réaliser des décors. Elle avait sans doute les autorisations nécessaires pour rejoindre son époux l'été, quand le théâtre faisait relâche. Paul Burty Haviland, lui, s'était retiré dans le Limousin. Mais Yseures-sur-Creuse n'est pas proche d'Isle.

À cette date, Marie n'a pas encore intégré la troupe. Je lis qu'elle vient de faire ses premiers pas sur la scène du Français en jouant dans *Un caprice* de Musset. Suzanne a pu lui proposer de passer l'été dans le Limousin. Mais quelle raison aurait-elle eue de quitter Yzeure-sur-Creuse pour quelques jours ? Pour rejoindre qui ?

L'autre document déposé aux archives est une brochure hors commerce éditée par la Comédie-Française en 1970 pour le dixième anniversaire de la mort de Marie Sabouret. Des textes de ses professeurs du Conservatoire, d'acteurs, d'un critique théâtral, d'un administrateur du Français. Que la directrice des décors et costumes en ait reçu un exemplaire n'a rien d'étonnant. Suzanne Laliue n'a rien écrit dans l'hommage.

Qu'est-ce que cela prouve ? Je tourne en rond.

J'éteins l'ordinateur. Il me reste juste le temps de remplir une attestation et de sortir faire quelques achats pour remplir mon frigo. Ce soir, comme souvent en fin de semaine, je regarderai un match de rugby. Perpignan reçoit Grenoble dans un stade vide pour cause de pandémie. J'aime ce club et j'aime ce sport depuis l'enfance : j'ai découvert mon père capable de verser quelques larmes pendant les hymnes du Tournoi des cinq nations, j'ai vibré à ses côtés, puis joué à Colombes jusqu'à dix-huit ans ; bien plus tard, j'ai entraîné des équipes de jeunes pendant dix ans. Je supporte et je vibre encore. Ce soir, je vais regarder, hébété, des joueurs se rentrer dedans pendant quatre-vingts minutes et je vais aimer ça. Je souffre avec eux, j'exulte à leurs côtés, j'accompagne de mon corps les moments les plus intenses. Je guette l'usure de l'adversaire, le geste juste, l'accélération lumineuse, la passe parfaite, l'intelligence collective. Je m'ennuie parfois. Le vide n'est jamais loin. Pourtant, j'ai le plus grand mal à me détacher de ces combats obscurs et souvent sans gloire.

« Deux vers de Molière dits par-dessus une épaule parfaite », écrit Georges Le Roy. Dorimène, Célimène, Élise, Armande, Climène, Alcmène : Marie les a toutes été. Le théâtre, fugitif par essence, laisse peu de traces. Il faut les chercher pour en trouver dans la presse, les hommages, les témoignages des autres actrices.

L'ancienne élève du Conservatoire avouait ingénument : « Je dois tout à Mme Dussane. » À sa mort, Béatrix Dussane, comédienne et professeure, se souvient : « Elle jouait un emploi – les grandes coquettes – à quoi la destinaient évidemment sa longue et fine silhouette, son corps flexible, sa beauté blonde aux yeux vifs, au voluptueux sourire. Il semble aux spectateurs que de tels êtres n'ont qu'à se laisser vivre dans un destin féerique tissé d'or et de soie, dont tous les instants ne sont que fête et facilité. »

Une grande coquette, vraiment. Jolie, attentionnée, talentueuse. Vive, fraîche, légère et subtile comme la bulle d'un grand champagne. La marquise idéale. J'ajoute : une beauté surannée, années cinquante, un peu apprêtée. Une féminité passée d'époque. Objectivement belle et tellement lointaine. La lippe un peu dédaigneuse façon Renée Saint-Cyr, et la blondeur distinguée d'Élina Labourdette, comme je le lis sur un blog

consacré aux actrices et acteurs oubliés. Ces références ne parlent plus à personne. Mieux vaut se contenter d'évoquer des toilettes exquises, un grand chapeau à la mode et un mari qui roule en Cadillac.

Ai-je croisé semblable icône dans mon enfance ? À cette époque, les parfums des femmes étaient envahissants.

Un jour, pourtant, remontant à l'aube un quai de la gare du Nord, le secrétaire de la Comédie-Française, Pierre-Aimé Touchard, aperçoit Marie devant lui. Au moment de l'aborder, il découvre son visage qui porte la trace d'un tel accablement, d'un tel délabrement, que Touchard n'ose lui laisser deviner qu'il l'a vue avec ce masque de la solitude et du désespoir. « Je la laissai aller, préparer son rayonnant mensonge pour sa prochaine rencontre avec la joie des hommes éblouis. »

The show must go on. S'obliger à jouer sur scène et donner le change en dehors. Ne pas renoncer à la comédie pour faire reculer la tragédie. Marie n'a laissé que des photos léchées, les titres des pièces et les noms de ses personnages, de rares témoignages et des articles de presse, tirés de journaux pour la plupart disparus comme *Paris-Presse*, *L'Intransigeant*, *Combat*, *L'Aurore*. Et quelques scènes de films qui cassent une image trop lisse. Mado contre Dorimène ou plutôt Mado et Dorimène. Les deux faces de Marie.

Des bribes, des petits cailloux, des pointillés et beaucoup de vides, trop de zones blanches.

Impossible de trouver une nécrologie digne de ce nom. Même celle du *Monde*, datée du 26 juillet 1960, est lacunaire et contient des informations erronées. Sans doute sur la foi d'une dépêche d'agence, l'article mentionne la présence au cimetière de Villebrumier de l'époux de Marie, Léo Lac, et de leur fils. Son mari s'appelle en réalité Léo Laks, mais peut-être a-t-il francisé son nom. Il fut le patron des Studios de Saint-Cloud, spécialisés dans le doublage et le sur-titrage, plus connus sous le nom de Lax. Leur logo figure au générique de bon nombre des films des années cinquante. Quant à l'enfant de Léo et Marie, ce n'est pas un garçon, mais une fille. *Le Monde* n'est pas seul dans l'erreur : la plaquette publiée par la Comédie-Française

pour le dixième anniversaire de sa mort est dédiée à la maman de Marie et à son fils, Claude.

D'où sort-il, ce Claude ? La fille de Marie et de Léo se prénomme Lucile – comme la chanson de Little Richard et la guitare de BB King, mais avec un seul *l*. Je le tiens du neveu de Léo, André Laks, fils de son frère Simon et donc cousin germain de Lucile, que j'ai réussi à contacter. Selon lui, Lucile Laks vivrait en Italie et aurait travaillé dans le cinéma. Je finis par dénicher sa filmographie. Elle a participé à l'écriture de *gialli*, ces séries B italiennes à la frontière de l'horreur, du policier et de l'érotisme. Elle est créditée du scénario de *La Tarentule au ventre noir*, de Paolo Cavara. Hélas, le DVD est introuvable.

Une nouvelle fois, mon chemin vient de bifurquer. Avec Henry et Simon, Léo a quitté la Pologne au milieu des années vingt. Il est né en 1906. Il a dix-huit ans de plus que Marie. Des trois frères Laks, il n'est pas le plus connu, il est devancé par Simon. Un compositeur dont la majeure partie des partitions ont été perdues. Après-guerre, il a travaillé avec son frère sur le doublage. En bon intellectuel, il en a fait un livre, avant de se fâcher avec Léo.

Simon a écrit un autre livre qui date de 1948, *Musiques d'un autre monde*, réécrit et réédité en 1991 sous le titre *Mélodies d'Auschwitz*. Il y raconte une indicible expérience. Pendant la guerre, Léo et Henry étaient en zone libre, du côté de Nice. Resté en zone occupée, Simon est arrêté en 1941, puis interné au camp de Pithiviers avant d'être déporté à Auschwitz en 1942. À son corps défendant, il est obligé de jouer du violon, puis de diriger pendant deux ans l'orchestre d'Auschwitz-Birkenau. Les orchestres des camps distraient les bourreaux, accompagnaient les départs et les retours du travail, les exécutions et les sélections. Cette fonction lui évite la mort. Il sera ensuite déporté à Dachau jusqu'à la libération du camp par l'armée américaine. Cette histoire occulte son œuvre, timidement redécouverte depuis.

Marie Sabouret fut donc la belle-sœur du « musicien d'Auschwitz » – un terme racoleur et déplaisant, je ne suis pas sûr que l'un et l'autre

apprécieraient. Mais que connaît Marie de Simon ? Si elle a épousé Léo après la dispute entre les frères, ils ne se sont peut-être jamais rencontrés. Cette connexion familiale ne change rien à ma quête. Encore une fois, je me laisse détourner de mon chemin, j'ai envie de répondre à toutes les sollicitations.

Mon enquête sur le carnet me fait penser au long couloir d'*Alphaville*, le film de Godard, que parcourt Eddy Constantine d'un pas rapide en ouvrant les portes les unes après les autres avant de les refermer. Je ne me souviens plus de ce que cherche Lemmy Caution, rien sans doute, tellement Godard se fiche de l'intrigue. Il y a aussi beaucoup de portes dans mon couloir. J'ai envie de les ouvrir toutes, d'entrer à pas comptés, d'approcher, de regarder sans trop déranger. Au fond de la pièce, d'autres portes m'attendent, d'autres couloirs donnant sur d'autres portes. Je ne sais si M. S. se cache derrière l'une d'elles. Peut-être sont-elles trop nombreuses. Mais je me perds et j'aime ça.

La nécro du *Monde* suggère que Marie était malade depuis longtemps, et que la leucémie l'a tenue éloignée de la scène à plusieurs reprises. Le chapô de l'article ose même un rapprochement avec le destin de deux autres actrices récemment décédées, elles aussi de leucémie, Kay Kendall, qui joua dans *Les Girls* de Cukor, et Sylvia Lopez, l'épouse de Francis Lopez, le compositeur d'opérette. La mort brutale de Sylvia inspire à son amie Cécile Caulier une chanson, *Mon amie la rose*, qu'enregistrera Françoise Hardy en 1964 et que reprendra, bien plus tard, Natacha Atlas. Des exégètes de la chanson la rapprochent des vers de Ronsard, « Mignonne, allons voir si la rose », mais aussi de celui de Claudel, gravé sur la tombe de Rosalie, « Seule la rose est assez fragile pour exprimer l'éternité ».

Ces voisinages me troublent. Et ma vue se brouille quand, sur le site de la commune de Villebrumier, je découvre que Marie Sabouret s'appelle en réalité Joëlle Lacoste. A priori, la commune où elle est enterrée n'est pas la plus mal placée pour connaître l'état-civil de la défunte.

Marie Sabouret serait son nom de scène. Plus exactement, selon ce site, ce serait Marie Jotte Marthe Sabouret. Jotte ? Peut-être une coquille sur le

prénom Joëlle. Le site ne semble pas très fiable, il parle d'un concours d'entrée à la Comédie-Française alors que le premier prix du Conservatoire suffit à ouvrir les portes de la rue de Richelieu.

Le 25 juin 1946, la jeune comédienne de vingt-deux ans remporte deux prix : celui de la comédie (femmes), qu'elle partage avec Denise Gence, et un premier prix pour l'ensemble du concours, hommes et femmes mêlés. Avant elle, une seule comédienne a réussi le doublé : Edwige Cunati, plus connue sous le nom de scène de Feuillère.

Edwige Feuillère, la première Ysé.

Le lendemain matin, Joëlle Lisber illumine la une de *Paris-Press*. Elle est photographiée, un bouquet de fleurs à la main. Je découvre avec surprise ce patronyme, celui que porte Marie quand elle remporte ses prix.

La jeune comédienne ne cache pas sa joie. Le théâtre est sa raison d'être. Après la mort de son père, sa mère a encouragé sa vocation. Dans l'article, elle s'explique sur son nom. Le jury lui a demandé d'abandonner son pseudonyme pour reprendre son vrai nom : Marie Joëlle Sabouret. Elle prend le journaliste à témoin : « Le nom n'a aucune importance, n'est-ce pas ? » Celui-ci a mal compris. Il conclut son papier ainsi : « Joëlle Lisber, premier prix à l'unanimité des concours de comédie, peut devenir demain Joëlle Sabouret, elle saura imposer son nom, son talent l'y aidera. Le nom n'a aucune importance. »

Selon *L'Aurore*, le jury aurait appelé Joëlle pendant la délibération. « Si nous vous donnons une récompense, lui disent les examinateurs, nous l'attribuerons à Marie Sabouret. Cela sonne mieux. »

Sous un titre étrange, « Joëlle Lisbert prenant son nom pour pseudonyme sera demain Marie Sabouret », le reporter de *France Soir*, qui ajoute un *t* à Lisber, a une autre version de la scène : « Claude Delvincourt fit revenir la première des lauréates. Quelle ne fut pas sa surprise de s'entendre reprocher – avec une unanimité non moins absolue que celle qui se fit sur son art – le pseudonyme sous lequel elle venait de remporter sa première victoire officielle. Ce Joëlle Lisbert ne vous va guère, lui dirent ces doctes messieurs. Votre classe ne saurait s'en accommoder, redevenez donc Marie

Sabouret, comme à votre naissance, croyez-nous, c'est un nom si français. »

Je n'ose pas y croire. En 1946, le jury demande à une actrice d'abandonner son nom de scène au motif qu'il ne lui va pas et l'invite à reprendre un « nom français ». Ce nom Lisber ne serait pas juif par hasard ? D'où sort ce patronyme qui ne sent pas le Sud-Ouest ? Quel est le vrai nom de famille de Marie : Lisber ? Lacoste ? Sabouret ?

La lecture des journaux m'apprend aussi que Marie, vingt-deux ans, habite un petit studio près du parc Monceau et qu'elle cherche un appartement. Elle a suivi un apprentissage chez René Simon pendant un an car « la vie était dure à la petite modéliste ». Marie, modéliste ? Selon le site de la commune de Villebrumier, les Lacoste seraient montés de La Rochelle à Paris pour ouvrir une boutique. À quelle date ? La mère et la fille, ensemble ? Une boutique de couture ? Dans le Paris occupé ? Je n'oublie pas : en août 42, elle est forcément à Isle.

Le jour de l'examen, sur la scène du Conservatoire, elle joue une scène de Marivaux le matin et une scène de Musset l'après-midi, tirée d'*Un Caprice*. Je tombe alors, dans le numéro de l'hebdo *Arts* du 9 août 1946, sur un article de Jean Gandrey-Réty qui m'intrigue. Rendant compte des prix du Conservatoire, il rappelle que Joëlle Lisber joue depuis plusieurs mois sur diverses scènes parisiennes. « Nous avons remarqué et signalé ses jolies qualités dès janvier dans *La Course à la Lune*, au Théâtre Charles-de-Rochefort, et quelque temps après au Théâtre Verlaine dans *Le Bal des Pompiers*. » Je ne trouve aucune trace de cette *Course à la Lune*. Quant au *Bal des pompiers*, la pièce est signée Jean Nohain.

Mais personne ne parle du *Caprice* de Musset qu'elle a joué à la Comédie-Française au printemps 1942, à dix-huit ans. J'en suis sûr, j'ai trouvé l'info sur le site Les archives du spectacle. Je relis mes notes. Ce rôle est le premier de Marie Sabouret. La création a eu lieu le 10 avril 1942.

Je retourne à la source. Il ne me faut pas longtemps pour comprendre ma bévue. Marie Sabouret est bien créditée du rôle de Mme de Léry dans la mise en scène de Maurice Escande, et la première date en effet de 1942. Mais Marie ne tient le rôle que lors de sa reprise en 1953. En 1942, c'est

Madeleine Renaud qui l'incarne.

Ce rôle permettait à Marie d'avoir un pied à la Comédie-Française dès 1942, avant d'y être pensionnaire. Inhabituel sans doute, rarissime peut-être, mais pas invraisemblable. J'ai mis l'étrangeté de la situation sur le compte des circonstances. Non. Marie Sabouret ne découvre la Comédie-Française qu'à l'automne 1946 : elle devient alors pensionnaire, et son premier rôle est celui de la comtesse dans *Les Surprises de l'amour* de Marivaux.

Quel idiot. Comme si on confiait le rôle de Mme de Léry à une inconnue de dix-huit ans même pas membre de la troupe ! Si elle n'a pas joué dans ce *Caprice*, elle n'a donc aucune raison d'avoir rencontré Suzanne Laliue au printemps 1942. Et Suzanne n'a pu lui proposer de la rejoindre dans le Limousin.

Tout s'enchaînait et tout s'effondre. Le maillon entre Marie et la pièce de Claudel vient de sauter. Peut-elle être, envers et contre toutes les évidences, la M. S. du carnet ? Aucune raison de le penser.

En avril 1954, un an après la mort de Staline, Marie fait partie du voyage de la troupe du Français en URSS. À Moscou, elle joue Dorimène devant les représentants du Soviet suprême, en présence de Molotov, ancien numéro deux du régime, à ce moment-là ministre des Affaires étrangères. Lors de la réception qui suit, les interprètes traduisent les félicitations et les plaisanteries des dignitaires du régime. On voit ces dignitaires serrant les mains des comédiens, leur frappant amicalement sur l'épaule, bourrant leurs poches de bonbons au chocolat, levant leurs verres de vodka pour célébrer Molière, comme le raconte l'envoyé spécial de *Paris Presse* en une de l'édition du 17 avril.

Malenkov, le président du Conseil des ministres, s'adresse à la plus jolie comédienne de la troupe dans un grand sourire :

– Alors, vous n'avez pas eu peur de franchir le rideau de fer ? Vous ne tremblez pas de vous trouver au milieu de nous ?

Quelle erreur, camarade Malenkov. Tes fiches sur les comédiens du Français ne sont pas à jour. Sinon, Gueorgi, tu saurais qu'il faut un ennemi

autrement plus redoutable que le Parti communiste de l'URSS de l'époque pour faire peur à Marie.

Deux vers de Molière par-dessus une épaule parfaite. Marie est une trop belle M. S. et moi, un piètre enquêteur. La faute à Suzanne Laliq, à Mado, à Dorimène, à Chaboute, à Joëlle, à Simon Laks. Au mystère de ce nom, Lisber. Sans doute aussi à ce visage défait, entrevu sur un quai de la gare du Nord.

Champagne, Marie ! Sans rancune.

OceanofPDF.com

Je suis heureux d'avoir croisé la route de Marie et d'avoir bifurqué à ses côtés. Mais je me retrouve dans une impasse. Il est tard. La lassitude me gagne. J'avais tellement envie que ce soit elle. J'ai retenu les indices qui confortaient mon désir, et j'ai négligé les autres. Pire, j'ai nourri ma quête de ce qui me troublait en elle.

Hier soir, j'ai revu *Du rififi chez les hommes*. Le film m'a ébloui comme un diamant noir. Dans la deuxième moitié du film, Mado aide Toni à sauver le petit garçon de Jo le Suédois, enlevé par une bande rivale. Sans maquillage, Marie offre sa vérité crue. Une fois encore, la rédemption est le motif central d'une Série noire. Avec elle, je tenais une M. S. bien réelle, incarnée, terriblement humaine, avant qu'elle ne se dérobe. J'ai effleuré une ombre.

Bon sang, pourtant, la copiste de *Partage de midi* a bel et bien existé. Si ce n'est pas Marie, qui est-ce ? Plus j'avance, plus le visage de M. S. recule. Je dépose les armes. Elle est plus forte. Je n'ai pas oublié le défi qu'elle m'a lancé : « Trouve-moi si tu peux ! » L'échec n'a rien de honteux. Je peux en faire le récit. Mais avant, je dois finir ce que j'ai commencé. Je le dois à la copiste : elle m'a tenu debout.

Depuis peu, j'en ai terminé avec mon activité professionnelle. Me voilà

débarrassé des contraintes de temps. Si j'étais aussi libre de mes mouvements, je prendrais le premier train pour Limoges, je traverserais le hall de l'impressionnante gare, je louerais une voiture et partirais sur les petites routes des alentours à la recherche, pas tant de M. S. que de ce qu'elle aurait pu être. Je sais que je ne trouverais rien. Après le trop-plein, j'enquêterais sur le vide, le rien, l'absence, la disparition, le manque, le temps qui passe, l'oubli. Je raconterais mon errance dans l'Isle d'aujourd'hui, ses rues, ses places, ses bâtiments publics, ses jardins, ses espaces verts. Une ville de huit mille habitants à arpenter en tous sens sans savoir ce que je cherche et où je n'ai rien à trouver.

Ce voyage me sortirait de mon enfermement. Je le préparerais avec soin. À Limoges, je visiterais le pavillon de la Porcelaine, qui abrite le musée Haviland. À quelques kilomètres de là, j'arpenterais la propriété du Vigen – le parc est magnifique, paraît-il. Je pousserais jusqu'à Bellac, Crozant et Yseures-sur-Creuse dans les pas de Giraudoux, de Suzanne Laliq et de Paul Burty Haviland.

Mais avant de m'offrir ces escapades, je commencerais par les archives départementales et par Nexon. Du camp où furent internés les quatre cent quarante-six Juifs raflés en Haute-Vienne le 26 août 1942, il ne reste qu'un « sentier de mémoire », inauguré en 2018, et une stèle. Les familles planquées pour échapper à la police française n'ont pas laissé de traces. Ne subsistent que des listes de noms difficiles à prononcer et les fantômes qui hantent les survivants.

Le Limousin est loin de la Chine. Il n'y a rien en Haute-Vienne qui ait un rapport avec Claudel, en dehors d'un square de Limoges qui porte son nom, ni avec *Partage de midi*. Ysé et Mesa ne sont pas passés par là. Je n'arrive pas à imaginer, sur fond de collines verdoyantes, une vague silhouette passant sous le manteau un exemplaire de la pièce à une autre, tout aussi floue. En 1942, ce n'est pas l'édition clandestine de *Partage de midi* qui circule mais des tracts, des journaux, des faux papiers, des appels à la désobéissance, des armes. La Haute-Vienne fut un des foyers les plus actifs de la Résistance, pas le lieu des faux-semblants d'un quatuor de théâtre ni celui de la poésie du

désespoir amoureux. Ça ferrait plus dans le maquis que sur le pont de *L'Ernest-Simons*.

Tant pis. J'ai voulu savoir, j'irai jusqu'au bout. J'occuperais le plus clair de mon temps à errer dans les rues d'Isle, à la recherche d'une maison donnant sur une roseraie – les pétales sont un bien fragile point d'ancrage pour s'arrimer au réel. Combien existe-t-il de maisons semblables à Isle ? J'imagine le récit paysager que je ferais de cette marche hasardeuse devant des murs de clôture qui n'ont rien à dire, dans une ville qui n'a conservé aucun souvenir de cette histoire microscopique et s'en fiche éperdument.

Ce sont les roses qui m'y font penser. Dans mon appartement, les vases restent vides désormais. Je m'occupe très mal des plantes. Un bonsaï fabriqué et taillé par Hamama n'a pas survécu à son départ. C'est dérisoire, la mort d'un bonsaï ; je me la suis reprochée. Avec ma négligence, ce sera bientôt au tour du laurier du balcon d'y passer ; j'oublie de lui donner à boire. Quant aux jardinières accrochées aux rambardes, elles sont devenues des friches peuplées de mousses ou de petits déserts. L'arrosoir m'obsède quelques jours avant de retomber dans l'oubli.

Je ne négligerais pas de rendre visite au maire d'Isle, je lui raconterais ma quête, il m'écouterait poliment. Avec un peu de chance, la mairie me renverrait sur *la* mémoire vivante de la ville, une dame âgée et bavarde, prête à raconter l'Isle de sa jeunesse. « Elle est intarissable », me mettrait-on en garde. Je répéterais mon histoire. « À Isle, vraiment, vous êtes sûr ?... Oh, comme c'est intéressant. Et ces pétales, c'est charmant... Non, vraiment, j'ai beau chercher, je ne me souviens pas d'une inconnue qui aurait passé l'été 42 penchée sur une table de jardin... Oh, vous savez, ça remonte à loin, je ne voyais pas tout, je ne savais pas tout, mais je peux dire sans me vanter que j'étais bien informée. Si cette dame était étrangère à la ville, cela aurait attiré mon attention... Au fait, avez-vous une idée de ce à quoi elle ressemble ? »

En ce début d'année 2021, le couvre-feu et la fermeture des cafés et des restaurants éteignent mes velléités. Je refuse de m'enfermer dans une chambre d'hôtel avec pour seul viatique la collecte d'un sandwich sur le pas

de la porte. Je veille à m'alimenter correctement. Hamama sourirait si elle me voyait préparer ma dînette tous les soirs. Je me suis même inventé une petite carte que je mets à profit quand mes enfants viennent déjeuner : tartare de thon à la coriandre, bœuf carottes, riz à la catalane. Mes autres repas sont moins festifs. Mais j'évite d'acheter ma pitance à la porte des bistrots. J'ai essayé deux couscous. Le résultat était trop triste.

Je reste à Paris. Pourtant, je viens de découvrir une raison supplémentaire de me rendre à Isle : la présence attestée d'un écrivain sur place, en 1942. Je ne demandais plus rien. J'étais prêt à renoncer. Et voilà qu'une nouvelle porte s'ouvre devant moi.

Dans une ultime tentative, j'ai tapé sur un moteur de recherche « écrivain Isle ». J'aurais pu y penser plus tôt. Je suis tombé sur Villiers de L'Isle Adam, écrivain français du ^{xix}^e siècle et un festival des littératures policières à L'Isle-Jourdain. Quand j'ai ajouté « Haute-Vienne », le nom de Robert Margerit est sorti en premier.

Margerit est oublié aujourd'hui. Il a pourtant reçu le prix Renaudot en 1951 pour *Le Dieu Nu*, et le Grand Prix de l'Académie française pour son roman historique *La Révolution*. En 1942, Robert Margerit habite Isle, plus exactement à Thias, un quartier ou un lieu-dit de la petite ville.

Un personnage étonnant, ce Margerit. Après des études qui le destinent au notariat, passionné de littérature, il veut devenir peintre et émailleur. Le hasard le fait entrer au quotidien local, *Le Populaire du Centre*, où il devient rédacteur ; il écrit aussi bien des comptes rendus de cour d'assises que des critiques de livres. Il collabore à Radio Limoges. Marié en 1937 à Suzanne Hugon, Margerit passe l'hiver à Paris et l'été à Isle, dans la maison de campagne de ses beaux-parents : une demeure bourgeoise au cœur d'un parc d'un hectare au milieu duquel a été installée une piscine.

En 1941, Margerit se retire à Thias. Il y écrit deux livres : *L'Île des Perroquets* (1942) et *Mont-Dragon* (1944), aujourd'hui réédités. Je me précipite dans une librairie. Je découvre avec le premier un superbe roman d'aventures et de pirates. Écrire une ode à la liberté en 1941 en passant par le roman de genre est une formidable idée. Je me laisse prendre par

l'intrigue, j'admire l'écriture ciselée. Le deuxième est plus singulier encore. Une famille du Limousin embauche un homme pour s'occuper de son élevage de chevaux. Ce cavalier va semer le trouble dans le château en tentant de séduire simultanément la veuve et sa fille. Le contexte historique de l'Occupation est gommé au profit d'un climat de désir incandescent qui a rendu ce livre admirable aux yeux de Julien Gracq.

Ces romans m'enthousiasment. Ils ne me sont d'aucune aide.

Le 20 août 1942, Robert Margerit habite Isle et la copiste y séjourne aussi. Quelques centaines de mètres, peut-être moins, les séparent. C'est la seule chose dont je sois sûr. Elle n'est pas anodine, la présence simultanée dans cette toute petite ville – deux mille habitants à cette date – d'un écrivain à l'aube de sa reconnaissance et de la copiste d'une pièce inconnue de Claudel.

Une coïncidence est possible. Ce ne serait pas la première. M. S., comme tant d'autres, s'est réfugiée ici, juste de l'autre côté de la ligne de démarcation. Je ne saurai jamais comment elle s'est procuré le texte de la pièce, mais l'exemplaire ne quitte sa valise que pour sa table de travail. Margerit, lui, s'est enfermé dans sa propriété pour écrire. Ils ont pu se croiser chez le boulanger, sur la place principale, au café. Sans se regarder, ou à peine d'un coup d'œil, comme on croise un inconnu. Entre gens de plume, ils se sont peut-être reniflés. Mais elle ignore qu'il écrit. Et lui-même ne sait peut-être rien de la pièce de Claudel.

Je ne peux écarter l'hypothèse inverse : Margerit accueillant M. S. à Thias. L'écrivain et la copiste sous le même toit.

Je découvre que Robert Margerit est proche de Georges-Emmanuel Clancier, un autre écrivain de Limoges très introduit dans les milieux littéraires parisiens à la fin des années trente. Juste avant la guerre, Margerit l'a hébergé à Thias avec son épouse, Anne Gravelat. La notice de Wikipédia sur Clancier m'apprend qu'en 1942, le couple habite à Saint-Junien et qu'il fréquente Raymond Queneau et son épouse, installés à Saint-Léonard-de-Noblat.

Saint-Junien est à trente-trois kilomètres d'Isle, Saint-Léonard-de-Noblat,

à vingt-cinq kilomètres. J'ajoute ces deux villes sur ma carte sans savoir pourquoi.

À Paris, Clancier a pu récupérer un exemplaire du *Partage de midi* auprès d'une de ses connaissances. L'hypothèse est vraisemblable. Avant de partir à Isle avec son épouse, il le glisse dans sa valise. Il veut profiter de son séjour pour lire la pièce, peut-être en a-t-il parlé à Robert, il tient à lui montrer ce texte étrange ; à moins qu'il n'obéisse à une impulsion de dernier moment, sans raison claire et qu'il jette son exemplaire par-dessus ses vêtements. Sur place, il le prête à Margerit. Il lui en laisse la garde en quittant la maison, ou oublie de le reprendre.

La copiste situe son travail à Isle. Thias fait partie intégrante d'Isle ; pourtant, Margerit parle de Thias comme si le nom du quartier et celui de sa maison ne faisaient qu'un. Si M. S. était hébergée chez Robert Margerit, elle aurait adopté le vocabulaire maison : « Achievé à Thias, le 20 août 1942. » Peut-être, mais ce n'est pas certain.

Installée à Isle depuis 1991, l'association Les amis de Robert Margerit, fondée par le même Clancier, s'attache à faire connaître son œuvre. Une bénédiction, cette association, et une source d'informations. J'imagine un instant qu'elle occupe la maison de l'écrivain, qu'elle y a installé un petit musée où je pourrais faire mon miel. Mon interlocutrice douche mes espoirs. L'association a bien son siège à Isle, mais la maison de Thias est passée dans d'autres mains ; elle est fermée au public.

En revanche, j'apprends que Margerit tenait son journal intime – il n'est pas publié. L'association m'envoie les deux pages de l'été 42. Margerit évoque de rares rencontres, ses pensées, ses travaux littéraires. Il parle d'une femme, d'une seule : la sienne, Suzanne. Si une autre femme vivait sous leur toit, il l'évoquerait. Sans doute, mais rien n'est sûr.

Sans séjourner chez lui, M. S. a pu être présentée à Margerit. Ils ont échangé quelques mots, bavardé sur le pas de la porte ou bu un verre. Admettons qu'elle soit hébergée chez un voisin ou chez une connaissance, que Margerit n'y fasse pas allusion dans son journal n'aurait rien d'étonnant. Cela ne l'empêche pas de prêter à cette femme l'exemplaire de *Partage de*

midi abandonné par Clancier, surtout si M. S. vient de lui avouer qu'elle s'ennuie à mourir. Margerit a aussi une excellente raison de dissimuler sa présence si la copiste se cache, par crainte de la police de Vichy.

Je lis et relis l'extrait du journal de Margerit à la recherche d'un indice que j'aurais laissé passer. Il évoque Suzanne, son épouse. Il l'appelle aussi Suzon. Ou simplement S.

Suzanne Margerit. S. M. Et s'il suffisait d'inverser les initiales ? Autrefois, quand on déclinait son identité, il n'était pas rare de donner son nom de famille en premier. On procédait de la sorte à l'école et à l'armée. Ce serait aussi simple que ça ?

Mon pouls s'accélère.

Je reprends. Clancier a laissé son exemplaire à Thias. Robert le lui rendra plus tard. Pendant qu'il est occupé à écrire *Mont-Dragon*, Suzanne tombe sur la pièce de Claudel, le texte l'intrigue, la bouleverse, elle se lance dans sa copie. Clancier leur a expliqué le caractère confidentiel de l'œuvre. Suzanne se prête au jeu. Cette partie de cache-cache l'amuse. Elle imagine une signature qui respecte le secret et localise son travail à Isle plutôt qu'à Thias pour rendre l'identification plus difficile. Mais elle tient à poser sa griffe sur la copie. À qui est-elle destinée : je l'ignore.

Je suis sûr qu'il y a des rosiers dans le jardin des Margerit. Suzanne connaît-elle la vraie histoire d'Ysé et Mesa ? En 1942, en dehors de quelques proches, la passion de Paul et Rosalie reste secrète. La présence des pétales à la toute fin du carnet serait une énième coïncidence.

Je lève la tête de mon écran.

À hauteur d'yeux, j'aperçois les post-it, certains menacent de tomber, la carte du territoire dessinée grossièrement et scotchée à même le mur, les portraits punaisés de Misia, Maria et Marie, des coupures de presse. La pile de livres. Les impressions de mails, de pages web, du bulletin de la Société Paul Claudel, du Journal de Margerit, des photocopies du carnet. Mon bureau est dans le même état que ma tête. En chaos. Ma vue se trouble. Je sens un début de vertige quand j'essaie de m'arracher de mon fauteuil. Une lumière clignote devant mes yeux. Mes oreilles sifflent. Une voix intérieure

me met en garde. Stop. Arrête-toi. Tu ne sais rien de Suzanne Margerit, tu n'as même pas sa photo, mais, en cherchant bien, tu finiras par en apprendre sur elle. Je suis sûr que l'association des amis de son mari conserve des écrits de sa main : tu pourras même comparer sa graphie avec celle du carnet. Et après ? Si Suzanne Margerit a commis la copie, que voudras-tu savoir de plus ? Et si la similitude n'est pas parfaite, si le doute persiste, vas-tu continuer ? Jusqu'où ? Quand t'arrêteras-tu ? Déjà, tu tournes en rond, tu t'égares, tu t'inventes des histoires. Vas-tu continuer longtemps ? Tu t'accroches à cette M. S. comme si ta vie en dépendait, comme si elle allait lui donner un nouveau sens. Que cherches-tu à la fin ? Cela ne rime à rien. La première candidate ne répond pas à ton cahier des charges ? Tu lui trouves des remplaçantes. Tu épuises ton stock de suspects ? Il te reste les pseudonymes. Les faits s'acharnent contre toi ? Tu t'acharnes contre l'évidence. Il ne manquait plus que ça : inverser le nom et le prénom pour inventer une nouvelle M. S. Que vas-tu imaginer maintenant ? Un rébus, une devinette, un jeu littéraire, une anagramme, des variations phonétiques, un cadavre exquis ? Arrête avec ce M et ce S, ces lettres infernales. Qu'en feras-tu ? Mesa possède les mêmes, toi aussi tu les as dans ton nom de famille, on les trouve même dans le petit nom affectueux qu'utilise Hamama pour désigner sa mère. Qu'est-ce que cela prouve ? Arrête avec cet abécédaire rétréci à deux lettres. Sors un peu. Prends l'air. Vis. Mets ce carnet de côté. Stoppe. Passe à autre chose, il est temps, ça urge. Vite !

Je sais. Je ne cesse de me le répéter. Mais c'est le principe d'une enquête de virer à l'obsession. La tentation était trop forte avec tous ces signaux qui passaient au vert au fur et à mesure que j'avancais, toutes ces coïncidences, ces hasards heureux, ces pièces du puzzle qui s'agençaient presque parfaitement. À la manière de Messenger, le comptable créé par Bill Pronzini, je voulais comprendre. C'est ce que je croyais. Mais comprendre quoi ? Je n'en suis plus très sûr. Je me souviens de la fin de *Mademoiselle Solitude* : Messenger découvre le drame qui a frappé l'inconnue avant son départ pour la grande ville. Il y voit l'occasion pour lui d'entamer une

nouvelle vie.

Bill Pronzini est un écrivain californien prolifique, surtout connu des spécialistes du roman noir pour sa série policière de quarante et un romans dont le personnage principal s'appelle Nameless, le détective sans nom. Moi, je me débats depuis dix-huit mois avec Miss Nobody. Dès que je m'approche, elle fuit, s'évanouit, elle me glisse entre les doigts.

Tant pis pour elle. Elle me fatigue à présent, elle m'encombre et finit même par m'agacer. Je ne sais qu'en faire. S'il le faut, elle est déjà présente dans mon récit. Suzanne Margerit ? Peut-être. Avec elle, l'histoire deviendrait simple, banale. Une femme tombe sur un texte rare. Il lui plaît. Elle le reproduit à l'identique. Point. Tout ça pour ça. Je comprends encore moins comment son carnet qui n'a aucune raison de quitter le Limousin a atterri chez moi. La piste du grand-oncle libraire s'éloigne-t-elle ? Faut-il revenir à l'hypothèse de la bibliothèque garnie, achetée aux puces par mon père ? Et comment le carnet s'est-il retrouvé dans le lot ? Avec Suzanne, l'histoire passe de la Chine à la chine.

Rien n'est sûr. Aucun scénario ne l'emporte. Un lecteur avisé aura peut-être une idée. Quant à moi, j'en reste là. Je passe le relais. Je préfère l'enquête impossible, suspendue, sans fin, à la perspective opposée : croire que M. S. n'a jamais existé, que je l'ai inventée, qu'elle n'était qu'une chimère à qui j'ai prêté des intentions, des qualités, des circonstances, des visages, des noms. La copiste, une créature de fiction ? Et son carnet, un simple prétexte à divagations ? Je refuse. Le réel que je traque depuis des mois est infiniment plus romanesque.

Je suis allé au bout du carnet, j'ai atteint son Finistère. Il n'y a plus rien après. Il faut que je m'en détourne, que je m'éloigne de lui, que je me débarrasse de cette béquille. Pour la première fois depuis sa découverte, je ne l'ai pas pris en main aujourd'hui. Je ne me souviens même pas où je l'ai posé. Je le voyais comme une pépite ; il me paraît presque banal.

Je pense à ce jour d'été où je l'ai trouvé dans ma bibliothèque, à ces longs mois passés ensemble, à ces découvertes, ces rencontres merveilleuses, à ces partages qu'il m'a permis de faire. À ces journées qu'il a remplies.

L'appréhension qui m'étreint encore tient moins à son abandon qu'au point final que je dois mettre à mon récit.

J'ai envie d'inattendu tout à coup. Mais je me sens à nu.

Vivre seul dans ce grand appartement est absurde. Deux pièces au moins ne servent plus à rien. Il faut que je m'arrache de là. J'aurais dû le faire plus tôt. Il est très lumineux. Je dois trouver d'autres lumières.

Demain, promis, j'appelle des agences immobilières. J'entame le tri de mes livres. Je n'oublie pas le piano de ma mère. Il faut finir de vider les placards. J'ai hâte que les théâtres rouvrent et que la Comédie-Française reprogramme *Partage de midi*. J'aviserais au sort du carnet. Je n'irai pas à Isle, c'est trop tard. Mais j'irai vers l'inconnue. Il en existe qui ne sont pas des êtres de papier.

J'attrape une dernière fois le carnet. Je l'ouvre au hasard. Je lis.

*Mesa : Qu'est-ce que vous lisez là qui est défait
et déplumé comme un livre d'amour ?*

Ysé : Un livre d'amour.

*Mesa : Vous avez eu raison de l'éplucher de ses
feuilles extérieures. Le difficile est de finir.*

*C'est toujours la même chose :
la mort ou la sage-femme.*

*Ysé : C'est toujours trop long. Un écrit d'amour
cela devrait être si soudain
qu'une fleur, par exemple, un parfum [...]*

Remerciements

À Pierre Fourniaud pour la chance qu'il me donne.

À Marguerite Mestres pour ses récits et pour sa confiance.

À Nathalie Azoulai, guide extrêmement précieuse au démarrage de l'écriture de ce récit.

À Virginie Coquio pour ses relectures avisées.

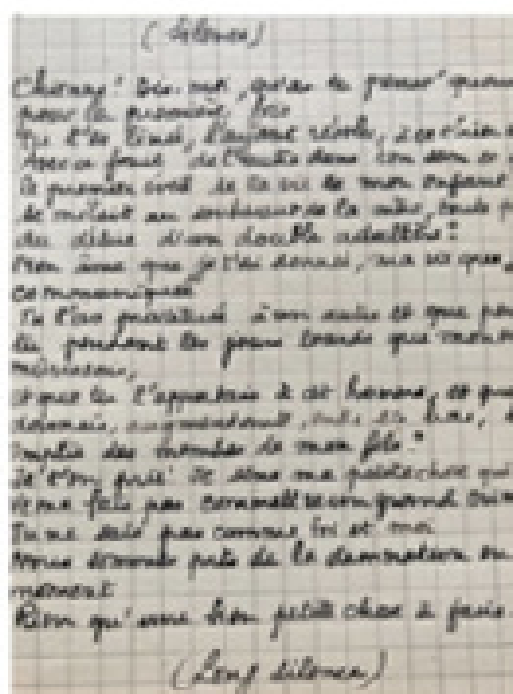
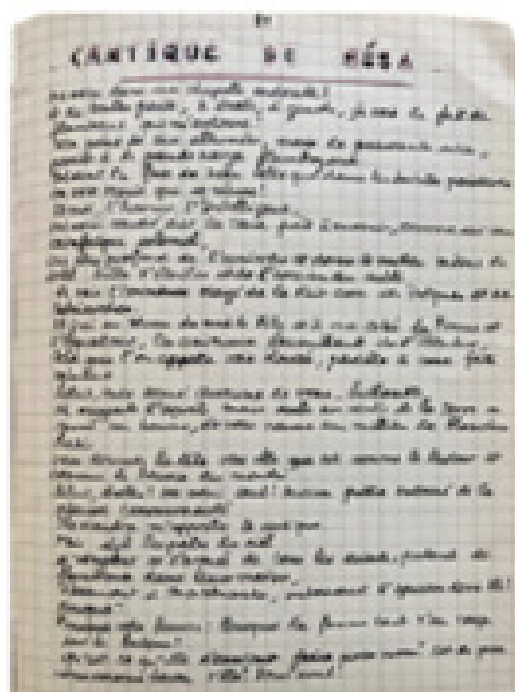
À Anne Le Tilly pour son formidable travail de relecture et de correction, effectué dans un dialogue stimulant.

Je remercie chaleureusement Laurence Tardieu qui, avec son exigence et sa générosité habituelles, m'a accompagné dans la finalisation du manuscrit.

J'ai une dette envers Gérard Antoine, biographe de Paul Claudel et auteur de l'édition de *Partage de midi* (Folio Théâtre), Arthur Gold et Robert Fizsdale, biographes de Misia Sert.

Merci enfin à Alain Dubreuil (archives départementales de la Haute-Vienne), André Laks, l'association Les amis de Robert Margerit, Pascal Lécroart et Thérèse Mourlevat pour leurs travaux sur la vie et l'œuvre de Louise Vetch, Christine Mourlevat-Brunschwig.

OceanofPDF.com



Le carnet est réel, tangible. Il a vieilli depuis août 1942, mais il est toujours là. Je peux le prendre, le feuilleter, lire le cantique de Mesa ou les répliques d'Ysé, le montrer. Il me vient de mon père.

Quant à la femme qui a noté ces pages, elle a bien existé. Son écriture, le soin qu'elle a porté à copier la version clandestine de *Partage de Mia*, ses initiales en signature, en témoignent.

Ce sont à peu près les seules choses dont je sois sûr.

OceanofPDF.com

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD

DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

ANNE LE TILLY

CORRECTION

CHIMÈNE PEUCELLE

RELECTURE

RÉMY TRICOT

COUVERTURE

BRUNO RINGEVAL

COMPOSITION

DONATA JANSONAITÉ

IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA

SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

FLORA MORICET

RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS

DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES

CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES

COMMERCIALISATION ET PROMOTION

OceanofPDF.com